## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| 10X | | 12X | | 14X | | 16X | | 18X | | 20X | | 22X | | 24X | | 26X | | 28X | | 30X | | 32X |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | | | ✓ | | | | | | | | | | | | | | |

ERNEST CHOUINARD

# CROQUIS

# ET

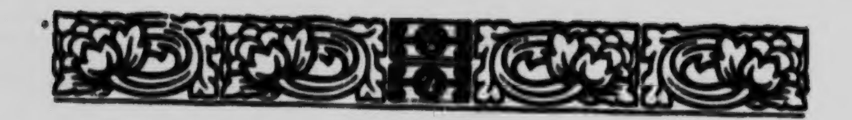
# MARINES

(SCENES, TYPES ET TABLEAUX)



QUÉBEC
Imprimerie "Le Soleil"
1920

# *CROQUIS*



## SCÈNE D'ÉTÉ

Il fait très chaud. Durant les premières heures de l'après-midi, le mercure du thermomètre s'est maintenu, à l'ombre, au 90e degré. J'occupe, sur le quatrième parquet, sous les combles, dans l'un des faubourgs de la ville, une petite chambrette d'étudiant, dont l'unique et basse fenêtre ouvre sur l'horizon du nord et la vallée qu'arrose la rivière Saint-Charles.

J'ai voulu, après une longue journée d'étude et de préparation d'examen, m'en aller, comme tant d'autres, humer l'air du fleuve sur la grande terrasse de la ville. La foule y était énorme et, comme moi, décontenancée de ne pouvoir respirer autre chose que des bouffées d'une atmosphère fortement imprégnée des fumées

âcres montant du port, avec quelques parfums ambiants de toilettes trop récentes. Sur les dix heures, il m'a fallu revenir à mon réduit en restant accroché aux bretelles d'un tram encombré.

Hélas ! ma chambrette est une étuve ! A mon lit, sur lequel j'ai voulu reposer ma lassitude, ne peut arriver cet air du dehors que la fenêtre toute grande ouverte invite pourtant à entrer. Et puis, cet air-là n'est que le rayonnement nocturne de toute la pierre artificielle ou non, de tous ces toits métalliques que le soleil a surchauffés tout le jour et qui voudraient aussi, eux, exhaler, dirait-on, leur malaise.

Le sommeil, dans ces conditions, ne venant pas, je m'installe à la fenêtre et scrute l'horizon, avec l'espoir d'y trouver quelque pronostic d'une ondée rafraîchissante. Mais, non, c'est en vain. Ces éclairs qui clignottent là-bas, entre les contreforts des Laurentides,—les prophètes de la température vous diront bien cela,—ne sont encore que des éclairs de

chaleur. Non, il ne pleuvra pas cette nuit.

Or, quand dans son gîte un étudiant n'étudie pas, à moins qu'il ne dorme ou ne songe, comme l'autre, vous savez ce qu'il fait : il fume ! Pourtant, n'est-il pas ironique d'allumer encore du feu si près de sa figure par une semblable température ? Quand le sang bout dans les veines et la sueur ruisselle sur l'épiderme !

Ironique ! non, pas tout à fait. Car il y a les contingences, ces causes et ces effets multiples, souvent mesquins, qui s'appellent, se suivent, se justifient. Par exemple, j'ai au-dessous de moi, dans le puits d'ombre où la cour a disparu, un massif d'herbages adventices au sein duquel des maringouins osés se donnent l'illusion de la campagne. Elles montent, ces bestioles, avec effronterie, jusqu'à mon oreille, et pour éviter leur piqûre empoisonnée, je les enfume.

Puisqu'il ne pleuvra pas cette nuit, ici et là, dans le voisinage, on s'est donné la

peine, après le coucher du soleil, d'inonder les trottoirs et la chaussée d'où s'échappe encore une humidité fade qui nous suffoque. Les derniers magasins ont fermé leurs portes, et les ténèbres de la nuit, masquant désormais leurs vitrines, n'ont plus à combattre que le luminaire municipal et la clarté indécise de lointaines étoiles. A des intervalles de plus en plus prolongés, viennent troubler le silence, tantôt le pas fatigué d'un retardataire, tantôt la cloche et les halètements d'une locomotive dans les rues basses de la ville, ou la course des voitures du tramway, ces mille bruits enfin qui persistent dans une ville au sommeil. Entre autres, j'écoute avec commisération les cris d'un enfant souffrant de sa dentition, par cette température, là-bas, dans un humble logis de la deuxième rue, et dont les lamentations alternent, se mêlent et s'exaltent avec les doléances soi-disant pacificatrices de la pauvre mère qui chante éperdument sa peine et son amour.

Mais pas un souffle de vent ne passe sur tous ces toits dont la carapace métallique conserve encore trop de la chaleur du jour.

Enfin, la circulation s'est tout à fait interrompue dans les rues, et je ne saurais dire depuis quelle heure. L'horizon du nord s'illumine toujours de lueurs électriques, qui maintenant, par intermittences, éclairent plus nettement les cours et les toits enténébrés.

Tiens !—Là, près de mon coude, sur les derniers échelons d'une échelle dont la tête s'accroche au faîte de la maison, apparaît la patte blanche, prudente et silencieuse d'un chat qui ne soupçonne pas ma présence, et, comme moi, n'a pas sommeil. Il descend, dans le calme de la nuit, des hauteurs où il a coutume d'aller réfléchir, au-dessus des bruits de ce monde et des périls de la société.

A cette heure, le chien du voisin, alourdi par ses courses folles, reclus d'ailleurs ordinairement dans le débarras en arrière du magasin, n'est là que pour en

imposer aux voleurs et n'a pas le loisir de courir la vendetta féline.

On peut donc descendre jusque sur le trottoir, même traverser la rue, à pas lents et doux, ou en deux ou trois bonds. Et pour cela, il n'y a qu'à passer sans crainte sur ce bout de vieux mur, aux blocailles décrépites, et gagner tout doucement la vieille échelle tordue par le mal des ans, qu'a rendue oscillante l'action des intempéries. Peu importe si la pression, même d'une délicate patte de velours sur son premier échelon, semble trahir l'instabilité de son équilibre ; si elle la fait heurter de la tête et du pied avec un bruit que l'on mépriserait, le jour, mais qui résonne trop nettement dans le calme de la nuit.

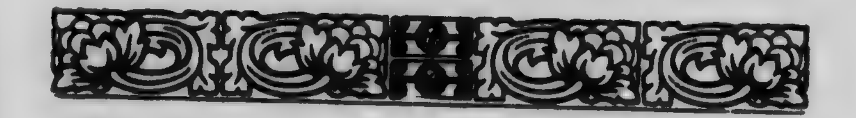
Eh ! oui, peu importe, puisque l'on est bien seul ! On peut descendre, et l'on descend, en s'agriffant d'abord, des deux pattes antérieures, sur le montant de cèdre vétuste qui se laisse facilement pénétrer, pour tomber sûrement ensuite sur l'autre échelon, qui est là et vous

attend plus bas. Il est vrai qu'à chacun de ces mouvements, pourtant si légers et si gracieux, la vieille échelle geint, heurte du front, heurte du pied. Peu importe! On a déjà disparu en bas, dans les ténèbres.....

Mais tout à coup, ô périls trompeurs de la nuit ! le long de la vieille échelle, qui en frémit de tout son être, passe et remonte comme un bolide de poil ; un bolide fantastique, qui grincerait des dents, rugirait de la gorge et éternuerait du nez, pour aller se blottir, informe et rageur, sur le chapeau de la cheminée, suintant la rouille et la suie !

Il faisait trop chaud, Poppy, lui non plus, n'était pas couché ! ! !





## SCÈNE D'HIVER

Il fait grand froid, vers les trois heures de relevée. Sur le banc de neige encombrant le chemin du roi, à la hauteur du carré de la maison, un petit vent sec du nord-est chasse devant lui, depuis le matin, une poudrerie fine qui mord cruellement la figure du passant. Il faut se méfier, chez nous, des "nord-est".—C'est pour cela que la maison, œuvre de constructeurs qui savaient prévoir, a été établie, ainsi que vous la voyez, sur des bases asymétriques avec les grandes lignes de l'emplacement. Aussi, comme le lutteur qui s'arc-boute et tend l'épaule aux rudes coups, lorsque le bâtiment, de son pignon sans ouvertures, a subi et déjoué l'effort du grand "nord-est" d'hiver, celui-ci n'a plus qu'à filer outre

par le grand chemin, en vagabond qu'il est ; tandis que la giboulée, déroutée par cet écart inattendu, restera peut-être affalée, et la dune de neige de monter et monter encore jusqu'au retour des premiers soleils du printemps. Mais, dans sa demeure tapie à l'abri de cette dune qui lui dérobe l'horizon, le paysan vit heureux, comme dans un terrier.

Sans doute, il a fallu baliser cette route élevée comme un chemin de fer sur tréteaux, pour empêcher les étrangers de culbuter dans le casse-cou. Le postillon, lui, voyageur quotidien, payé tout exprès par le gouvernement pour s'y reconnaître, fera un détour à partir du deuxième voisin, là où la neige "balaye" toute seule, et il s'en viendra, familièrement passer en arrière des dépendances, puisqu'on a tout particulièrement défait à cette fin une pagée du clos aux vaches. Il le fallait bien, du reste, pour cette autre raison de racheter le niveau du chemin public et permettre aux gens de la maison de gagner les bâtiments avec les lourdes

charges. C'est par là que viennent d'arriver ces deux traînes bâtonnées chargées de billes d'érable qu'on a sorties du bois. Mais il fait trop froid ; on ne les déchargera que demain.

Si ça continue, cette lune sera dure !

Là-bas, au-delà de la batture, l'eau du fleuve fume comme si elle était bouillante, et l'on ne voit pas l'autre rive. Sous le fer des chevaux, sous la lisse des traîneaux ou le pas du piéton, la neige crisse. De toutes les cheminées s'échappent des volutes de fumée qui s'écrasent bientôt sur les combles enneigés. Quand une porte s'ouvre à la maison, ou à l'étable, il en sort, comme d'une voie d'échappement, un nuage de vapeurs aux relents divers. De temps à autre, une forte détonation trahit l'effort de la contraction sous cette atmospère hyperboréenne.

Tout à coup, par le nord-est de la maison, cinq ou six gorets, échappés à la dernière boucherie, s'amènent, rechignants et souffreteux. Ils s'en viennent passer sous la grande galerie de devant,

où la porte de la grande chambre a été prudemment "condamnée", dans la dernière quinzaine de l'automne, et ils se blottissent auprès du solage de pierre, du côté sud-ouest. Là, il y a peu de neige ; ça balaye. C'était le jardin potager ; on y voit encore quelques bouts de carrés à demi-couverts de glace, et près des piquets de la clôture, percent quelques brindilles grêles et dépouillées de ce qui avait été, dans les beaux jours, des gadelliers ou de l'herbe Saint-Jean.

En hiver, les gorets jouissent d'une grande liberté. On leur ouvre sans crainte la porte de la porcherie, le matin, car ils n'iront pas gâcher du groin aucun jardinage. Ce qu'ils glaneront, ici et là, leur sera généreusement offert ; ce sont les reliefs des tables abondantes que les ménagères prodigues leur jettent, à la porte de service, durant ce temps de ripailles.

Mais ils ont beau faire, les petits gorets, de se tasser frileusement les uns contre les autres, aujourd'hui la place n'est pas

tenable, il y fait trop froid. Elle est bonne quand il fait du soleil dans l'après-midi ; or voilà que le soleil lui-même se cache dans un ciel terne, pour descendre bien vite, avant l'heure du souper, et se coucher sans éclat derrière les montagnes qu'on ne voit même pas. Aujourd'hui, le "nord-est" est trop sec; il rafale et contourne la maison pour venir les surprendre, les glacer le long du solage. Il vaut mieux détaler.

C'est probablement ce qu'ils ont compris, dans leur cervelle de petits gorets errants, ce qu'ils se sont dit l'un à l'autre après avoir tenu un sage conseil. Car maintenant, les voilà repartis comme ils étaient venus, à la file indienne, l'oreille rougie par la morsure du froid, la queue en tire-bouchon, à la suite du plus brave, du lanceur de l'idée, sans doute, qui, le premier, fait volte-face, remet le nez au nord-est et trottine par-dessous la galerie du sud, dans la sente accoutumée qui conduit à l'étable. Il s'y connaît, le chef de file, car par le sud-ouest il reste encore

une clôture de jardin où l'on ne passe pas, même en hiver. Mais pourtant, il y a à l'angle du nord-est, en plein sous le vent qui siffle et pique, un passage bien difficile pour le petit goret qui est rien moins que chaussé en alpiniste. C'est au-dessus de la bouche d'égout, maintenant obstruée d'une glace dure comme pierre ; là où s'est élevée une pyramide sous l'averse quotidienne des eaux ménagères ; là où l'on glisse des quatre sabots à la fois pour choir et bien involontairement se vautrer, hélas ! sur ce qui sera plus tard l'appétissant jambon des tables riches et distinguées !

N'importe, puisqu'il fallait passer, les voilà passés.

A l'entrée de l'étable, ils verront avec grande satisfaction, à eux venir celui qui leur apporte, au bout de ses bras ballants, la chaudière de patée fumante qu'ils accueillent toujours avec des grognements égoistes.—Il leur dira, comme ça :

"Chou ! vous autres, ce n'est pas un temps à souper dehors !"

Et ils sont tous entrés à la fois pour atteindre la meilleure place à l'auge, et tantôt sur la bonne litière.

Vente, "nord-est", les petits gorets sont à l'abri !

Il est encore de bonne heure ; mais l'homme fera tout de suite le train du soir, car la nuit sera dure, dure, et il ne faut pas attendre la noirceur pour avoir à trimballer dans la neige qui augmente.

Les auges et les râteliers bien remplis, on peut ensuite s'en aller au logis où s'accusent, dès l'entrée, les fumets de la soupe réchauffée du soir et des viandes grasses.

Fermons bien, aux bâtiments comme à la maison, toutes les portes, simples ou fausses, dont les ferrures sont recouvertes de givre et qui geignent lamentablement, car la nuit sera dure !

---



# AU TEMPS CHAUD

## PLAISIRS DE JEUNESSE

A peine les premières journées de soleil ont-elles, au printemps, commencé la fonte des neiges, qu'il faut, pour le gamin, abandonner la glissade dans les chemins sales et qui défoncent. Quittant là gants et mitaines, dût-on longuement souffler sur ses doigts pour les réchauffer, on passe au jeu de billes ; billes de terre cuite, de verre colorié, mais non pas d'agate comme en possèdent certains enfants riches de France. Pendant un bon mois, elles vont rouler, les petites ou grosses billes, dans les ornières du chemin, le long des maisons où la neige a disparu ; se poursuivre et se choquer dans l'eau, dans la boue ; passer d'une main à l'autre au gré de la devinette ou du "last knock", et faire, le soir, la con-

solation ou le dépit des joueurs, suivant qu'elles se trouveront en plus ou en moins dans les bourses de toile, cousues tout exprès pour les recevoir et les thésauriser.

Au reste, le joueur de billes n'a pas encore la force de caractère qui dissimule, au baccarat, par exemple, les grandes déveines. Et si vous avez jamais observé de près le sommeil du joueur de billes décavé, aux réactions nerveuses et inconscientes qui l'agitent, aux expressions entrecoupées de ses regrets, aux reproches dont il accable ses adversaires, à tous ces réflexes enfin qui trahissent ses rancœurs, vous avez pu comprendre que le jeu de billes, contaminé par l'intérêt, n'est déjà plus un jeu d'enfance, mais une passion, la première peut-être.

* * *

Le jeu de la toupie est beaucoup plus viril et plus gai. Il y a bien, sans doute, encore quelque souci intéressé : mais les cris, les grands gestes, la vigueur physique à déployer, l'œil à exercer, tout cela l'em-

porte sur les calculs, les hasards et les trop grandes préoccupations de l'esprit âpre au gain, qui ne devraient pas être de cet âge.

A la toupie, le plus grand intérêt, tout d'abord, est de savoir qui, le premier, servira de tête de turc en exposant son jouet aux bons coups des joueurs. Une fois sorti de l'école, le sac de livres au dos, on arrive à toutes jambes et bon premier à l'endroit choisi, marqué à la craie sur un bout de trottoir, et l'on crie à pleins poumons, aux autres qui accourent : — "Arrivant, mets dedans !"

C'est la règle !

Ou bien, s'il s'élève malgré tout des contestations et des récriminations trop vives, trop bruyantes, trop longues ou trop difficiles à décider quand le temps passe, on invoque le sort, le hasard ; on compte : une pomme, deux pommes, jusqu'à pomme neuf, qui équivaut à un "no-bill" d'un grand jury.

Pour les bilingues, car il y a toujours eu chez nous des bilingues, et d'ailleurs

nous avons toujours su respecter les droits de la minorité même irlandaise, on recourait à une formule, une incantation peut-être, dont les vocables sonores et incompréhensibles me sont restés dans l'oreille à peu près comme suit :

"Ab and a bab, on baby's knee ;
Balsam, balsam, sacred tree.
Potato rows.
Single toes :
Out goes he !"

Le dernier restant mettait dedans !

Il plaçait sa toupie dans le cercle marqué à la craie, et se tenait là, avec sa corde à la main, prêt à cravater comme d'un lasso la toupie qui, manquant son coup, n'aurait pu chasser la captive hors du cercle, se contentant de gambader et de ronfler tout alentour en pivotant vertigineusement sur elle-même.

Houp ! d'un mouvement habile, d'un tour, le lasso s'abattait sur la toupie qui volait d'abord en l'air pour retomber dans les mains du preneur et s'en aller partager la captivité.

Si, au contraire, l'internée avait été brutalement éconduite, il fallait en premier lieu la rattraper, sous les huées de la bande, la réintégrer à sa place et attendre une meilleure chance.

Comme dans tous les jeux, il y avait les habiles, les experts, les champions. Ceux-là avaient parfois de bons coups à faire, lorsqu'une dizaine de toupies encombraient le cercle :—"Sors-moi, Tit Pite, t'en n'auras pas regret."

Et Tit Pite, après avoir bien mesuré la longueur de sa corde, dans un grand geste héroïque, à pourfendre la tête d'un sarrasin comme un preux du moyen-age, lançait d'une visée juste et d'un bras nerveux, sa bonne toupie en bois de gaïac, au clou d'acier trempé, qui dispersait aux quatre vents esquilles des unes et délivrance des autres !

—"Ramasse ton clou !"—criait-on à celui qui, loin d'être délivré, avait vu son jouet atteint en plein centre et ouvert comme une pomme fameuse.

Joue-t-on encore à la toupie ?

* * *

L'année scolaire terminée, après les émotions diverses des examens et de la distribution des prix, le départ consciencieusement fait entre les bons écoliers, l'espoir des parents, et ceux qui étaient appelés à mieux faire l'année suivante, pour commencer, puis à s'illustrer plus tard dans l'avenir, alors s'ouvraient les grandes vacances d'été avec leurs amusements prolongés. Ce n'était plus la récréation prélevée, à la sortie des classes, sur le devoir brusqué ou la leçon non apprise ; mais la grasse matinée et le reste de la journée employés, assez souvent, aux excursions dans les champs et les bois, par monts et par vaux.

A cette époque, tout en chérissant la paix, on fortifiait pour la guerre Lévis, notre petite patrie. Les ingénieurs royaux de Sa Majesté britannique édifiaient une ligne de forts pour empêcher dorénavant les Arnold et les Montgomery de venir se faire battre sous les murs immédiats de Québec. Ces forts étaient reliés,

depuis deux ou trois ans, par un terrassement, le long duquel avaient poussé d'épais et généreux buissons de framboisiers sauvages. Le camp militaire établi autour de la Mare à Popon, où l'on trouvait, l'été, les plus beaux régiments anglais au Canada, était lui-même pour nous d'une grande attraction. Fanfare aux cuivres brillants, harmonie d'instruments à anche, costumes variés d'officiers, d'artilleurs, de fantassins, de 'highlanders' ; concerts ou répétitions sous la feuillée, jeux athlétiques en plein air, que de choses à voir et à entendre pour nos yeux et nos oreilles de potaches en vacances ! Aussi, que d'excursions organisées pour la cueillette des framboises, dont nous revenions avec des paniers trop vides et l'esprit peut-être trop rempli des choses militaires !

Ces excursions tournaient parfois à l'aventure, dont on se plaisait ensuite à raconter les péripéties, les dangers, avec les traits d'audace ou de bravoure d'un chacun.

Il y avait trois ou quatre grands périls à éviter : les animaux malins dans les pacages à traverser, les fermiers, peut-être aussi redoutables, qui n'aimaient pas nous voir piétiner l'avoine et laisser les barrières ouvertes ; les cheminots du "chemin d'en-haut" et les soldats avinés ! Quand nous avions eu à déjouer tout cela, nous étions aussi intéressants à entendre que le trappeur du Far West.

Le chemin-d'en-haut longeait, à certain endroit, une colline de rochers arides. Les maisons s'y trouvaient assez rares, et les cheminots plus à leur aise, partant plus à craindre. Sous le rocher, au milieu de la colline, surgissait une source à l'eau fraîche et limpide, offrant une étape agréable aux excursionnistes, aux cheminots et aux soldats.

Or, si après avoir bu à longs traits de cette eau délectable et glacée, pour rafraîchir nos gosiers irrités par l'âcreté des cerises trop vertes, il nous plaisait encore de nous y attarder, d'y tenter, par exemple, quelques prouesses de baigneur ;

d'aller happer au fond du bassin de la source une grappe de cerise et l'y croquer; d'y brouiller l'onde pure, enfin, plus méchamment que ne l'aurait jamais pu faire l'agneau par trop timide, qui d'ailleurs n'était pas né, il suffisait au loup, soudard ou vagabond, d'y apparaître à son tour, en vue de se désaltérer ou d'y chercher aventure, pour nous inspirer l'idée subite autant que salutaire, non pas de le raisonner, mais de détaler dans le bois voisin. Et ce n'était déjà que demi-sujet de rage pour le loup, quand nous partions sans lui laisser, avec son eau vaseuse et la raison bafouée du plus fort, maints pieds de nez, quolibets et grimaces, rien moins que rafraîchissants !

A la veillée, sous les yeux des parents non toujours au fait de nos aventures, lorsque les ombres de la nuit avaient depuis longtemps noyé, sur place ou dans la torpeur somnolente de nos imaginations, et les bosquets et les collines et le grand chemin-d'en-haut, comme il faisait bon de nous sentir éloignés de tous ces

périls ! Comme il était rassérénant, le calme du foyer ! Comme elle était douce l'affectueuse protection paternelle veillant sur ces bravaches, Parthes insolents vaincus par le sommeil !

* * *

Mais ce sont là amusements de notre prime jeunesse. Quelques années plus tard, élèves aux études classiques, résidant dans la vieille capitale, nos plaisirs n'étaient plus les mêmes. Ne devaient-ils pas aussi nécessairement changer, s'il est vrai que "l'adolescence méprise les jouets du passé et se contemple avec plaisir dans le miroir enchanteur de l'avenir."

Cet œil sur l'avenir rend peut-être plus sérieux l'adolescent qui, néanmoins, voulant encore s'amuser, donne souvent dans l'incartade. L'exubérante gaieté, le besoin des rires et du mouvement, toléré toute l'année durant chez l'enfance, ne se manifestera chez lui que par inter-

mittence et comme à la dérobée. De là les brimades au milieu des condisciples, entre deux heures de classe ou d'étude, les charges folichonnes succédant aux poses mi-sérieuses dans la société ; les escapades et les fumisteries momentanées.

Au commencement des vacances, avant de pouvoir obtenir quelques semaines de villégiature à la campagne, il nous fallait passer à la ville bien des jours qui auraient dû être de repos, après nos laborieuses études. Dans cette inactivité trop longue et trop subite, après la journée de forte chaleur et le brouhaha de la ville basse ; après les heures de trafic assourdissant, le calme relatif qui tombait le soir sur ces rues commerciales et les jetées était une invite à nos amusements, à la manifestation de notre enjouement longtemps refoulé. Depuis la baignade entre deux quais jusqu'aux allures de jeunes premiers aux concerts-promenades sur les terrasses, il y avait de quoi nous refaire des ennuis du jour. Et si, au milieu des préoccupations des gens engagés dans

les luttes sérieuses de la vie, il nous arrivait de pouvoir jeter la note discordante de nos folies, nous en profitions, hélas ! sans aucun scrupule.

Racontons, si vous le voulez bien, un souvenir, un seul, de cette jeunesse-là ; retraçons un seul trait de cette mentalité qui fut la nôtre.

Dans une rue de la basse-ville, où certains chalands fréquentaient les magasins à la soirée, après la journée de travail à bord des navires, par exemple, un pelletier,—disons manchonnier pour tout le monde,—avait pour habitude de veiller seul, et très tard.

La tête inclinée sur ses livres de comptes, dans son arrière-boutique, calculant bénéfices et prix de revient, tandis que la vive lumière de ses vitrines illuminait de part en part la chaussée déserte, il laissait pour ainsi dire l'entrée de son établissement libre à tout venant, sous la garde par trop factice d'un ours empaillé qui se tenait, les quatre pattes rigides, sur le pas de la porte.

Etrangler le cou de l'animal du nœud coulant d'une ficelle, tendue ensuite à travers la rue pour s'en aller glisser dans la poignée d'une porte, vis-à-vis, et fuir sous la main d'un galopin, telle fut la fumisterie imaginée et aussitôt mise à exécution, qui devait tant nous amuser ce soir-là !

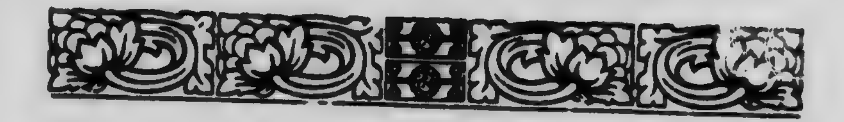
Depuis si longtemps que durait sa faction, l'ours n'était plus ingambe comme jadis dans les taillis, cela se conçoit ! Il ne voulut pas déloger aux premières tractions de sa laisse, et se contenta de lever plusieurs fois son train de derrière, pour retomber sur ses béquilles mal dissimulées. Ce piétinement insolite et tapageur éveilla l'attention de l'homme de chiffres apeuré, qui ne voulut pas en croire ses yeux, à la vue de son ours ruant, si tard et sans raison aucune, dans l'étalage des cache-nez !

Le moment devenu psychologique, il fallait en finir promptement. Sous un effort plus brusque et plus énergique de la ficelle, voilà que la bête s'élance, comme

aux abois d'un hallali, tourne sur elle-même, vide sa cache, puis s'en vient obstruer la rue de ses chairs non palpitantes et depuis longtemps refroidies !

L'homme effaré, qui n'avait cru jusque-là qu'au pelage et non aux frasques *post mortem* des plantigrades, se précipita, comme un grand veneur qu'il n'était pourtant pas, et allait lui porter un tardif coup de mort, lorsqu'un bout de la ficelle cassée, pendant sous la mâchoire depuis tant d'années exsangue, lui fit comprendre que, ce soir-là, à part son ours et lui, d'autres veillaient encore probablement dans la basse-ville endormie.





# AU TEMPS FROID

---

## PLAISIRS DE JEUNESSE

"Chaque âge a ses plaisirs", chaque saison de même. Sous le ciel canadien surtout, où les différences sont si grandes entre l'hiver et l'été, où l'on passe, dans les douze mois de l'année, par des températures glaciales et torrides, il eût été assez étrange de ne pas retrouver, dans nos mœurs, quelque effet de ces variations atmosphériques. Disons, pour n'effrayer personne, afin que dans les pays d'où l'on émigre, les arpents de neige du Canada, ni les vastes plaines parcourues par l'Indien,—que l'on nous représente presque toujours le torse nu,—ne nous fassent plus prendre, tantôt pour des Papous, tantôt pour des Esquimaux, disons bien

vite comment cet effet-là se traduit plutôt dans nos plaisirs et nos amusements.

Pour bien apprécier les plaisirs qu'offre l'hiver canadien, c'est à l'âge de l'enfance qu'il faut remonter dans ses souvenirs, à cette époque où nous sommes encore si joyeux de voir neiger sur notre sol, et non pas à celle où les regrets commencent d'avoir vu trop neiger sur nos têtes.

A peine, durant quelque journée sombre de novembre, voyions-nous tomber, timides et comme égarés, les premiers flocons de neige de la saison ; à peine formaient-ils une première frange irrégulière et ténue le long des trottoirs, des palissades et des maisons, que nous sortions de leurs quartiers d'été nos traîneaux poussiéreux et rouillés. Si déjà la belle neige avait pu recouvrir quelque bout de trottoir, on était sûr de nous y voir essayer, parfois sur une longueur de quelques pieds seulement, la rapidité reconnue ou vantée de nos véhicules, dussions-nous, pour cela, en faire grincer la lisse d'acier sur les cailloux de la chaus-

sée assez longtemps avant d'arriver à ce délicieux endroit. Mais ce plaisir n'était encore qu'éphémère. Un rayon de soleil mettait fin à l'enchantement. Ce n'était qu'un avant-goût, faisant plus âprement désirer la vraie bordée de neige, celle qui reste, la bordée des carrioles, comme on dit chez les Canadiens. Et lorsque le premier attelage d'hiver, aux grelots joyeux, passait dans le village, c'était déjà pour nous carnaval.

Or, si les esprits champêtres qui habitaient jadis les bosquets de Lévis ou de Bienville, se plaisent encore parfois, comme des esprits chagrins d'un temps passé, à venir hanter les rues où passent maintenant les tramways, comment peuvent-ils ne pas regretter la disparition de ces troupes folâtres qui, les jours de congés surtout, encombraient de leurs ébats la Côte-du-Mai, la rue Saint-Etienne, la Grande Côte-du-Passage, la rue de la Sacristie, etc., etc. Car nous voulons bien supposer que ces esprits, peu soucieux des besoins du trafic et de la sécuri-

té des piétons, en tenaient plus pour nous que pour la police, dont les razzias inopinées conduisaient nos traîneaux, parfois si peu faciles à conduire, tout droit dans les hangars de monsieur le maire à qui il nous fallait ensuite aller piteusement les réclamer.

Sanction nécessaire, direz-vous, au maintien du bon ordre, au respect de la loi.—Je vous trouve plaisants, vous autres, avec vos grands mots, qui ne nous disaient rien alors ; mais soit ! Sanction humiliante aussi, pour nous qui avions à alléguer, afin de rentrer en possession des seuls droits qui nous étaient chers, alibis, raisons, excuses, commissions au service des parents, à convaincre enfin l'autorité civique ou d'un ferme propos rassurant ou d'un déni de justice.

Mais sanction tout de même bien insuffisante, vous avoueraient aujourd'hui gaîment, après un demi-siècle de cachotterie, et les délinquants eux-mêmes devenus sexagénaires, et les esprits champêtres qui n'auraient rien oublié.

* * *

Voilà pour le traîneau ! Mais la traîne sauvage n'avait-elle pas aussi son utilité et son rôle dans les vastes champs dévalant depuis les collines du domaine Fraser, couronnées de sapin, jusqu'à la falaise qu'il ne fallait pas outrepasser, certes ; jusqu'aux clôtures dont les pieux à demi-immergés formaient autant d'écueils à éviter ; jusqu'au chemin public, où des voitures se permettaient bien aussi de circuler, à leur risque et péril, quand nous devions le franchir comme une avalanche pleine de rires et de cris.

Dans ces conditions-là, vous en conviendrez, la traîne sauvage était beaucoup plus sûre que le traîneau, sinon sous le rapport des fluxions de poitrine, des engelures au nez, aux oreilles, aux mains et aux pieds, du moins sous le rapport de la police et du hangarage chez monsieur le maire. Quant au chemin public, n'était-ce pas une absurdité d'en avoir traversé d'aussi belles montagnes russes ? Puisque c'est lui qui coupait

la trajectoire de la traîne sauvage, tant pis alors pour le chemin public et tous ceux qui osaient s'y aventurer le jeudi.

* * *

La raquette ne faisait pas alors l'amusement de tout le monde. Ceux d'entre nous qui jouissaient d'une paire de raquettes, confectionnées chez les sauvages de Lorette, étaient relativement peu nombreux, comme il en était du reste pour la traîne sauvage. C'est que le traîneau fait à la maison coûtait moins cher. Tout s'explique !

Mais la raquette vous permettait de gagner les champs éloignés, les bois aux fortes senteurs balsamiques, à tenter, quoi ! des excursions qu'il restait ensuite à narrer en exagérant un tantinet peut-être, comme font d'ailleurs tous ceux qui voyagent.

Plus tard on aura les clubs, les courses pour le championnat, les médailles, et ce serait quelque peu anticiper sur l'usage de la raquette que d'en dire davantage.

* * *

Le patin, lui, était de toutes les classes et de tous les âges, sinon de la même valeur et du même modèle pour tous. Qui n'a pas voulu patiner sur ces belles glaces que formaient les étangs, après une forte gelée, lorsque le gazon jauni des prés tout alentour n'était pas encore recouvert de neige !

Qui n'a pas grelotté des heures durant, exposé au grand vent du fleuve, auprès de ces patinoires en plein air que l'on ménageait sur le pont de glace entre les deux villes ? Aujourd'hui que le jeu du "hockey" a stupidement détruit le patinage artistique, qui de nous ne regretterait pas cette espèce de chorégraphie sur patins, qui entraînait comme autant de sylphes légers, effleurant du pied la glace et volant dans l'air, les patineurs aux pieds si agiles, dont le passage restait marqué, par la lame acérée, d'arabesques et fines dentelures, initiales mêmes de noms aimés ou vénérés ? Qui de nous ne se rappelle tel acrobate s'enlevant, tournoyant dans l'air en un saut périlleux, pour retomber,

ferme et souriant, sur ses deux bonnes lames ? Et avant lui, quelle prouesse ne nous a-t-on pas racontée, au sujet de cet abbé, artiste du patin, entouré d'un cercle d'admirateurs, qui, après une passe de tournoiements fantastiques, laissa sur la glace le nom de Lady Colborne, aux grands applaudissements de la foule et du gouverneur lui-même, qui offrit un riche cadeau au patineur en soutane ?

Oh ! la course avec patins, qui vous entraînait, encore novices et gamins, sur les trottoirs en pente douce ou rapide, au risque de folles embrassades avec les passants, comme elle était pleine d'émotions et d'entrain ! Comme elle était prestigieuse et vous laissait dans l'œil l'image de vastes horizons, lorsque, sur le grand pont de glace vive, immense miroir devant lequel les deux villes rivalisaient de coquetterie, à partir de la pointe de Sillery jusqu'à la batture de Beauport, la brise glaciale, comme une Valkyrie, vous emportait dans son manteau sur les

brisées de la vertigineuse chaloupe à patins !

Mais il n'y avait pas de grands ponts de glace vive tous les ans. Et si jamais nous avons honni le progrès du siècle, ce fut lorsque les bateaux brise-glace, ARTIC et PRINCE-EDOUARD, inaugurèrent une franchise à laquelle nous devons qu'il n'y ait jamais plus de grands ponts de vive glace ?

* * *

Toutefois, ce serait une erreur de croire que nous fussions hostiles à tout progrès, à toute innovation. Jugez-en plutôt.

Vous avez peut-être glissé en échelle ! Non.—C'était pourtant bien amusant !

Dans telle rue qui descend de l'église, non loin du collège, il se trouvait quelquefois plus de glisseurs que de traîneaux. Les emprunts, les faveurs, les promesses, tout cela a bien son mérite dans la camaraderie, mais quand le soleil tombe vite après la classe, quand, les jours de congés, l'après-midi passe si rapidement qu'on

ne le voit pas, les emprunteurs de traîneaux sont plutôt importuns comme de vulgaires tapeurs.

L'un de nous, au cœur charitable et à l'esprit inventif, eut un jour une idée géniale. La côte n'offrant pas de détours, il attacha deux petits traîneaux aux bouts d'une assez longue échelle ; puis, en voiture, messieurs ! il y avait place pour tout le monde !

Et l'on descendit, pour remonter et redescendre, hélas ! combien de fois ce jour-là, et combien de jours ensuite!

Le principe de l'invention avait-il été découvert sous d'autres cieux ? En a-t-on depuis amélioré l'application ? A quoi bon nous inquiéter de tous ces détails, puisque nous n'ambitionnerons jamais la renommée du chercheur !

* * *

Si vous avez déjà glissé en échelle, vous pourriez plus difficilement nous donner à croire que vous avez glissé en canot.

D'abord, il vous faudrait avoir eu un canot, ou avoir vécu du temps de Ménin Ruel !

Un jour d'automne, notre camarade Ménin, je ne sais en vertu de quelle combinaison de finance ou de commerce maritime, prêt à la grosse ou bomerie quelconque, se trouva nanti d'un droit indiscutable de possession sur une carène d'une rare destinée. Sa main-mise était tellement indiscutable et bien reconnue, qu'aux derniers jours d'automne, Ménin, au lieu de mettre son vaisseau en cale d'hivernage, ou de l'envoyer naviguer sous d'autres cieux, résolut de le tirer à sec jusqu'auprès de l'église Notre-Dame, trois cents pieds et plus au-dessus de la plus haute marée.

Pour un hivernage ordinaire, c'eût été beaucoup trop haut ; mais il n'y avait rien d'ordinaire, non plus, ni dans le vaisseau, ni dans l'usage qu'on en fit, ni dans la manœuvre, ni dans Ménin Ruel, qui devait en encourir toutes les responsabilités.

Le canot de Ménin Ruel avait été construit solidement, non pour lècher les grèves l'été seulement, se vautrer dans la vase à mer basse, danser quelque peu sur le haut de l'eau et roussir le reste du temps au soleil ; mais pour s'en aller, en vrai canot d'hiver qu'il était, sous les bras d'un audacieux équipage, glisser sa bonne et large quille de chêne sur le chemin du bord de l'eau, plonger comme un canard au bout de la batture, aborder le *chariot* de glaces flottantes en plein chenal, et de l'autre côté, même dans les rues bruyantes de la ville, se laisser traîner aux jarrets nerveux d'un cheval.

Le canot de Ménin était trop bien fait pour glisser sur la glace ! Condamné à hiverner comme un rentier autour de l'église, il devait succomber un jour à la tentation de s'en aller aussi glisser dans les rues comme un gamin. Il serait beaucoup plus juste de dire qu'on l'induisit en cette tentation, à la suggestion peut-être, mais assurément avec la permission de son propriétaire, pour renché-

rir sur tout ce que l'on avait pu voir jusqu'alors de trucs nouveaux, d'amusements peu banals et d'audace invraisemblable dans les fastes des glisseurs léviens.

Quand le passant, dans la rue Wolfe, voyait au pied d'une rue transversale, portant aujourd'hui le nom de Gauvreau, une pince de canot surgir au sommet du banc de neige, s'y balancer incertaine à la hauteur du carré de la maison voisine, il n'en croyait pas ses yeux ! C'était inoui. Mais, si grâce à la vitesse acquise suffisante ou à l'aide d'une manœuvre, l'embarcation franchissait heureusement l'obstacle et reprenait sa course sur le versant glacé, les cris des canotiers, leurs mines réjouies, leurs capotes enneigées, mettaient fin à son effarement. Ce n'était pas la chasse-galerie !

Le canot de Ménin passa son hiver à courir les rues, tantôt ici tantôt là. Faut-il s'étonner si l'habitude du vagabondage lui fut aussi, comme à tant d'autres, funeste ! Avait-il perverti sa voie ?

Etait-il tout simplement appesanti par l'âge ! Il devint par la suite quelque peu indirigeable et volontaire, insoumis plutôt à la poussée du nocher qui devait, non pas manier l'aviron, mais sauter par dessus bord au besoin, pour orienter le cap à force de bras.

Etait-ce de sa part caprice, mauvaise volonté, incapacité, peut-être ? Ni Ménin, ni les autres n'auraient voulu du reste en convenir, aimant mieux rire des avaries de la nef et des incartades de l'équipage endiablé. Une fois, par exemple, il s'en ira donner du nez dans le soupirail d'une maison, et y rester pris, d'abord dans l'embrasure, puis ensuite sous la main redoutable de Michel Barras qui n'entendait absolument rien à cette haute navigation. Ailleurs, tout près du collège, sous une mauvaise manœuvre, malgré tous les signaux, les protestations apeurées des passagers, il fera une terrible collision avec une maison à peine construite en madriers posés de champ, qui se trouvait légalement ancrée au pied de

la côte. Le choc, toutefois, ne fut pas aussi désastreux que le racontaient le lendemain les premiers communiqués.

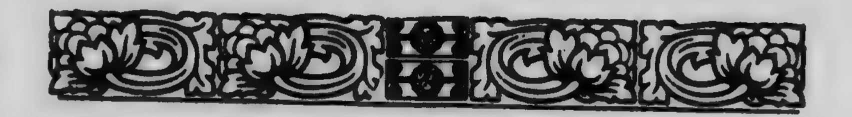
—"Est-ce vrai, demanda-t-on aux enfants de la maisonnée, que la commode a tombé par terre chez vous hier ?

—Pas la commode, mais l'horloge dessus !"

Le canot de Ménin avait pourtant, d'ores et déjà, vécu tous ses beaux jours. Il languit pendant quelque temps encore, oublié loin de la marée et des bancs de neige, pitoyable tout l'été au fond de la cour, pour finir, comme bien des vieux dont la jeunesse fut tapageuse, à la porte du poêle !

"Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs !"

---



# LE JEU D'ÉLECTION

S'il arrive encore aux jeunes gens instruits de nos villes, durant les longues soirées d'hiver, de s'exercer aux prouesses de la langue et de vous convier à leurs débats, dans des clubs, des parlements-modèles ou autres parlottes politiques, vous n'avez peut-être jamais vu jouer aux élections en plein air.

C'est un beau jeu, qui offre beaucoup d'attraits aux gamins, lorsqu'après le souper, au soleil couchant surtout, au temps des vacances, le jour est encore trop haut, l'air trop bon et le besoin de mouvement encore trop impérieux pour que l'on cède à l'envie d'aller dormir.

C'est un jeu qui n'a presque pas de règles déterminées ; on peut à loisir en improviser les péripéties suivant l'occa-

sion, les temps, les personnages en scène, et l'intérêt personnel d'un chacun. On fait comme le grand monde, quoi !

Il suffit d'avoir assisté, une ou deux fois, à quelque *parlement*, soit à la porte de l'église, soit devant la maison de monsieur le maire, pour savoir comment les choses se passent et doivent se passer, puisque c'est toujours comme ça, quand les candidats se présentent.

C'était à l'époque où la fortune et la célébrité de certains hommes d'état canadiens commençaient à s'édifier à coups de poing. Ces mœurs rien moins que débonnaires sont aujourd'hui bien changées. Le fier à bras, qui valait alors à lui seul toute une caisse électorale, est heureusement remplacé par le journaliste qui, au lieu d'avoir à dévisager quelqu'un de son prochain à peu près tous les quatre ou cinq ans, n'a plus qu'à s'ingénier, toute l'année durant, à publier en bonnes pages de son organe, à propos de tout et à propos de rien, le portrait trop flatté de ses hommes, aujourd'hui celui du

monsieur qui a dit ceci, demain de l'autre qui aurait pensé cela.

Il y avait là, dans un champ, tout près du grand chemin du roi, aux dernières habitations d'un chef-lieu où des élections récentes avaient été fort orageuses, une dizaine de gamins en train de s'amuser. On causait encore dans le village des scènes disgracieuses qui avaient caractérisé ces derniers comices électoraux, de l'émeute à la nomination, du candidat odieusement lapidé, et du comté laissé sans représentation à la Chambre des Communes pendant une couple de sessions.

Certes, il y avait de quoi intéresser la génération nouvelle, dont certain sujet avancé se vantait déjà, au milieu de nous, d'avoir pris part à l'élection, "l'année des roches", et d'avoir charroyé des cailloux pour les grands dans son chapeau de paille.

Heureux temps où l'éducation politique de notre race se faisait encore avec des leçons de choses !

Mais c'est un beau jeu, le jeu d'élection!

Après avoir épuisé le programme de leurs amusements accoutumés: cache-cache, barres, cheval fondu, etc., etc., la bande de gamins paraissait indécise, lorsque l'un des meneurs s'écria soudain :

—"Jouons donc aux élections !

—Oui ! Oui ! Jouons aux élections !"

A l'instant, un candidat des plus improvisés autant que délurés, sans aucun bulletin de présentation, gage usuel de confiance de la part de ses concitoyens, grimpe sur une petite charrette, superbe husting où il domine la foule, et débite un discours comme il ne s'en fait plus, même dans nos *indignation meetings* les plus houleuses.

"—Messieurs les libres et intelligents électeurs.

—Couvrez-vous, monsieur le candidat.

—Non, merci, messieurs les libres et intelligents électeurs. D'abord il fait trop chaud, et puis ce qu'il faudrait couvrir et enterrer, c'est le grand scandale

du Pacifique, qui a pris les millions de notre coffre public pour les mettre dans ses poches. On dira après cela que le foin ne se vend pas parce qu'il n'y a pas de chemins de fer pour le charroyer. C'a t'y du bon sens, voyons, messieurs les libres et intelligents électeurs.

—Tu l'as déjà dit deux fois.

—Si le gouvernement peut trimballer comme ça des millions d'un bord et de l'autre, pourquoi pas venir donner un coup de main à Jean Ruet qui a toujours voté pour lui et qui est trop pauvre pour faire faucher son champ comme du monde ?

Quand je serai membre, messieurs les électeurs, il faudra bien que ça change, ou bien je changerai tout seul ; il faudra que ça marche mieux que ça marche. Il faudra que tout le monde mange du pain blanc dans la paroisse. Au jour d'aujourd'hui, qui est-ce qui en mange du pain blanc ? Le docteur et puis la post-office. Pas d'autres.

—Honte ! Honte !

—Vous l'avez dit, messieurs les libres et intelligents électeurs ; c'est bien une honte en effet de voir un gouvernement pourri, tout canté sur un bord et qui ne veut pas rachever de tomber, comme le vieux bateau de Bastien Chamberland, que vous voyez sur la grève. Allons-y tous ensemble voter pour le bon parti, avec des *canthooks* et des *crow-bars* pour mettre le pays à plomb, à la place du scandale du Pacifique. Votez tous pour un homme de la place, pauvre comme vous autres, qui vous reconnaîtra toujours quand il sera messieur. Y a pas de soin pour ça !

—Hourra ! pour Bizoune !"

Bizoune salue et descend de la charrette au milieu des cris qui redoublent.

"—Qu'est-ce qu'on va faire à cette heure ?

—C'est pas fini ! C'est pas fini ! Battons-nous !"

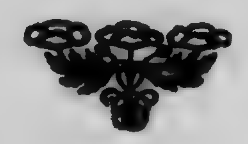
Et voilà l'assemblée qui moutonne. Les chapeaux de paille volent au vent, les taloches pleuvent, les culbutes se

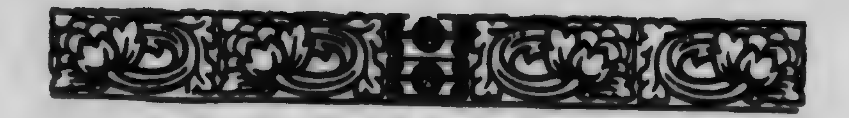
multiplient. Puis le hourvari prend fin à la voix d'un coureur ingambe dont les jarrets requièrent de l'exercice, et propose :

—"Le tour de l'église! Le dernier arrivé sera chat-gris jusqu'à demain."

Ouiche ! plus un seul électeur au forum ; la tribune aux harangues reste lamentable, les limons en l'air !

C'est un beau jeu, le jeu d'élection !





# LE DISPARU

Les bûcherons qui s'en allaient autrefois, par équipes nombreuses, ouvrir de riches coupes forestières sur les rives de la Gatineau et du Saint-Maurice, ne constituaient pas, dans leur ensemble, ce que l'on pourrait appeler une confrérie ordinaire, s'il faut en croire les narrateurs, lettrés ou non, qui ont bien voulu nous en parler. Ces pauvres gueux quittaient leurs villages, leurs amis, leurs parents, pour s'en aller édifier la fortune d'aspirants millionnaires ; vivaient durant de longs mois d'hiver au milieu d'une nature sauvage, et revêtaient, comme forcément, une mentalité un peu spéciale sous l'influence de plusieurs causes différentes. Par exemple, grâce à leur éloignement des églises, à l'absence si pro-

longée de toute prédication catéchistique, il n'y avait pas à s'étonner si leur spiritualisme de bons villageois chrétiens tournait assez souvent à la superstition, à l'occultisme, voire même à la cabale.

C'est qu'au milieu des grands bois, au pied des hautes montagnes, sur les bords agrestes ou tourmentés des larges rivières, le pauvre esprit du bûcheron s'impressionne, se suggestionne involontairement et rencontre partout le mystérieux aux confins très rapprochés de son savoir. Le vent qui gémit à la cime des rochers ou dans la ramée des conifères, la plainte du petit gibier sous la dent du carnassier, les mille bruits du règne animal, dans l'air ou sur les eaux, tout lui sert de prétexte à légendes, à évocation de causes secondes.

Et va donc, non pas la poétique manifestation des sylphes, des gnômes et des farfadets, mais la vulgaire sarabande des loups-garous, des lutins, des gueulards, des jacks mistigris.

L'un de ces bûcherons paraissait-il faire des dépenses anormales pour son maigre budget ? Au lieu de croire qu'il avait tout simplement fait sauter la cagnotte ou filouté quelqu'un, on en concluait qu'il avait vendu son âme au diable; oui, ni plus ni moins, vendu son âme au diable, non pas hypocritement, à la façon de tout voleur, petit ou grand, recherché ou respecté par la police suivant le montant déplacé, mais vendu son âme donnant-donnant, dans un troc solennel.

Si l'on ajoute que la plupart de ces équipes de bûcherons se recrutaient un peu partout dans les paroisses de la campagne, surtout parmi les désœuvrés, et sans élimination même du repris de justice, qui profitait de l'occasion pour se donner du grand air et s'en aller, pendant quelques mois, muer ses tares ; que l'absence, sur un rayon de quelque cent milles, de tout centre civilement organisé, mettait ces groupes sous le coup d'une discipline un peu fruste, comme celle qui règne sur le pont du navire en mer ;

que, partant, le chef d'équipe, entre autres bons moyens d'affermir son autorité, mettait au premier rang la ration généreuse d'alcool aux bons travailleurs, ou la terreur panique pour tout le monde, afin de se faire aimer ou redouter; tout cela pourra donner une assez juste idée des mœurs régnantes dans ces camps.

Et s'il faut tout dire enfin, le rhum de la Jamaïque s'importait alors à des prix que nous ne connaissons plus, et il devient de plus en plus facile de comprendre que bien de ces cas d'occultisme se confondaient, à s'y méprendre, avec un alcoolisme qui serait aujourd'hui savamment diagnostiqué.

Le père Chevalier, respectable paysan de la côte de Beaupré, sans malice, sans passion aucune, pas même et surtout celle du petit verre, va d'ailleurs nous raconter un souvenir personnel de cette vie-là.

—"Puisque vous voulez m'en faire parler, ces messieurs, je vous dirai tout de suite que, moi, je n'ai jamais aimé les

menteries, et vous viendrez me demander sur mon lit de mort : —"Coutez donc, père Chevalier, ce que vous nous avez conté, c'est-y des menteries ? que je vous dirai, comme au jour d'aujourd'hui, c'est la pure vérité, ces messieurs.

"Cette année-là, les travaux faits, l'automne, comme il restait encore deux grands garçons à la maison pour le soin des bâtiments, je dis à chez nous :—" Je crois bien que j'aurais autant d'acquet de monter en chantier, cet hiver, pour revenir au printemps ?

"Puis, le temps de me préparer, je m'engage un peu après la Toussaint avec une *gang* qui partait de Québec. On était bien payé, bien nourri, et moi, pas malade, je pouvais gagner ça, c'pas, tout comme un autre ?

"On partit aux premières gelées, et une fois arrivé, dans le bois, on se mit d'abord à arranger le camp pour y hiverner une vingtaine. C'étaient tous des hommes bien solides qui venaient de tout partout. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il y en

avait de toutes sortes, des petits, des grands, des bons, des mauvais, des sacreurs, des ivrognes, mais pas beaucoup de peureux. Ah ! non. Bougez pas ! Ce n'était pas la place, non plus, pour les peureux ; c'est tout ce que j'ai à vous dire.

"Quand on se couchait le soir, dans le camp, on pouvait tous les distinguer rien qu'à leur manière de faire ou ne pas faire leurs prières. Il y en avait un, lui, le matin, le soir, la semaine, le dimanche, qui n'en faisait jamais. *"On ne l'a jamais vu à genoux autrement que pour déterrer sa cruche qu'il cachait au pied d'un arbre."* Beau temps, mauvais temps, il ne faisait quasiment pas compagnie avec nous autres. Il trimballait tout seul, dans le bois, sur la rivière et dans son coin qu'il avait choisi pour lui dans le camp. Personne non plus ne cherchait bien souvent à aller le déranger, à moins d'en avoir grand besoin. Des fois, comme ça, à part des autres, on l'entendait marmotter, et sauf votre respect, je crois presquement

qu'il parlait au diable. C'est que, je vas vous dire ; il avait beau ne pas frapper coup des fois pendant toute la semaine, il avait toujours ses poches bourrées d'argent. D'où ça venait-il, je vous le demande ?

"Si vous voulez bien, ces messieurs, pour ne pas le faire reconnaître, en cas, je vas l'appeler Duprat, mais ce n'est pas son vrai nom.

"Pour lors, un matin, le nommé Duprat se met à table avec nous autres pour déjeuner. On mangeait, tout le monde, quand tout d'un coup, il se met à dire à son voisin :—

—"Toi, Bussière, tu fais mieux de ne pas aller au chantier, aujourd'hui.

—"Pourquoi ça, que dit Bussière ?

—"Pourquoi ça ? C'est que j'ai rêvé à toi, c'te nuit. Et moi, quand je rêve à quelqu'un, c'est immanquable, il lui arrive quelque chose dans la journée.

"Vous ne me croirez peut-être pas, on s'est tous mis à rire.

—"Si je ne vas pas travailler, dit

Bussière, me payes-tu ma journée, Duprat ?

—"Je ne te paie pas ta journée, espèce de fou ; je t'avertis, c'est tout ! A cette heure, fais-en ce que tu voudras.

"Et l'on partit comme de coutume pour l'ouvrage.

" Cette journée-là, il y avait un cageux à descendre, un bout, sur la rivière. Il y en avait à terre tirant sur les amarres, et quatre ou cinq sur la cage avec des gaffes pour parer au besoin dans les méchants passages. Bussières, lui, se trouvait droit en avant, et comme il allait, dans un petit rapide, piquer sa gaffe sur un caillou, elle glisse et le voilà qui enfile par-dessous la cage, en jetant un cri de mort.

"Sur les mêmes entrefaites, on entend un éclat de rire sur le bord de la rivière. C'était Duprat qui suivait et criait : "Je l'avais bien dit. Hein "!

---

"On n'a jamais pu retrouver le corps de Bussière.

"Vous comprenez si, après cela, toute la journée, on est resté saisis. Le soir, au camp, tout le monde regardait Duprat un peu de travers, et je crois bien que ce n'est pas lui, l'indigne, qui a dit le plus long *De Profundis* pour le noyé.

"Mais la nuit se passe, la semaine aussi, et l'on c mmençait pas mal à oublier tout cela, malgré tout, quand un autre matin, voilà encore Duprat qui ressout avec un avertissement. Il vise un grand garçon du nom de Drouin, qui n'en avai pas peur, et lui dit encore, comme ça :—"Toi, vas-y pas aujourd'hui, c'est ton tour. J'ai rêvé à toi."

"C'est peut-être pas croyable, ces messieurs, mais à part moi et une couple d'autres,—moi, je n'aimais pas ça,—on s'est encore mis à rire de lui. Le grand Drouin lui demanda, comme l'autre, s'il allait lui payer sa journée, et se fit revirer, vous pouvez bien penser.

—" Ah ! va donc, Duprat, qu'il fit en ricanant, parce que tu t'es adonné comme ça pour Bussière, t'imagines-tu que tu vas nous faire peur le reste de l'année ? Tes sortilèges pour moi, c'est comme de cracher par terre.

" On s'en va travailler ; la matinée se passe, mais dans la relevée, voilà Drouin qui se donne, sans le faire exprès, comme de raison, un grand coup de hache sur la jambe. On l'amène au camp, baignant dans son sang, et il a été trois semaines sans marcher.

" Vrai ! ça commençait à nous chauffer les oreilles. Il y avait toujours bien quelque chose dans ces manigances-là, et par la suite Duprat n'aurait pas pu trouver beaucoup d'amis pour lui prêter de l'argent dans le camp. Ce n'est pas encore qu'on en avait peur, surtout les jeunes, mais, je vas dire comme on dit, on le redoutait un peu. On ne craignait pas de lui tenir tête au besoin, dans les obstinations ; seulement on ne lui faisait

pas d'amitié et on n'avait pas grand confiance en lui.

" Pour ma part, j'aimais mieux ne pas l'avoir contre moi, et je ne lui disais jamais rien pour le faire fâcher. Aussi, j'étais celui à qui il parlait le plus souvent, sans sacrer, parce qu'il savait bien que je ne lui disais jamais de bêtises.

" Mais ce n'est pas tout. Un bon matin, la chicane prend à table entre Duprat et un nommé Fournier qui était de la même paroisse que lui. Je pense bien qu'ils se disputaient sur un restant d'élection du printemps d'avant, parce qu'ils n'étaient pas du même bord, ça se voyait. On parle, mange toujours, puis tout reste là.

" Dans le courant de la matinée, un bout d'heure que je me trouvais tout seul avec lui, Duprat me dit, sans faire semblant de rien :—"Ecoute-moi. Chevalier, ce que je vas te dire. Tu as vu Fournier, hein ! ce matin. Il a fait la bête pour moi. Eh ! bien, j'ai rêvé à lui, et pour le punir, je ne l'ai pas dit. Toi, t'es mon

ami ; prends-y bien garde, je te défends d'en parler."

" Vous pensez, ces messieurs, si je reste interloqué ! Ce nommé Fournier était un bon garçon, que j'aimais comme un frère, plein de services pour moi. Comment faire ? Je pouvais-t-y le laisser comme ça ?

" C'était plus fort que moi ; après un petit bout de temps, je fais l'innocent, je me faufile derrière lui et je lui dis tout bas :

—" Va-t'en Fournier ! Ne travaille pas aujourd'hui ; Duprat a rêvé à toi, et parce que tu l'as obstiné, ce matin, il ne veut pas t'avertir."

" Fournier n'était pourtant pas beaucoup plus crédule que tous nous autres, mais ça lui fit comme qui dirait souleur. Parce que lui aussi, malgré tout, les adons de Duprat commençaient à l'inquiéter. Il part comme une flèche et va dire au *foreman* qu'il se sent mal et demande de s'en aller au camp.

—" C'est pas vrai ! C'est un menteur ; il n'est pas malade, crie Duprat qui fonce comme un déchaîné. C'est le beau Chevalier qui fait tout ça.

—" Tu vas perdre ta journée, mon garçon, lui dit le *Foreman* ?

—" J'aime mieux perdre ma journée, mais je ne me sens pas capable de continuer à travailler.

" Et Fournier nous quitte.

" Dire qu'à partir de là je tâchais de ne pas trop rôder autour de Duprat, ça se comprend. Lui ne fut pas longtemps sans me rejoindre. Je me préparais à me défendre, comme de raison. Par bonne chance, il s'était radouci.

—" Toi, qu'il me dit, mon bavard de Chevalier, si tu reviens jamais te mêler de mes affaires, tu auras de mes nouvelles. Ce n'est pas grand'chose qu'il lui serait arrivé, à ton ami Fournier ; il se serait déboîté une épaule en dégringolant d'un pin rouge. On en revient ! Mais, toi, reviens-y plus.

" Je n'ai pas besoin de vous dire, ces messieurs, que toutes ces manigances avaient jeté pas mal de fret dans toute la bande. Personne ne voulait plus se chamailler avec Duprat, qui vivait comme un ours, et lui refuser tant seulement une chique. Seulement, pas de société avec personne. Quand il avait bien mangé, il sortait du camp, et s'il faisait trop mauvais dehors, dans les temps de repos, comme de raison, il restait couché tout son long en fumant sa pipe.

" Au printemps, avec les premiers dégels, de le voir toujours tout fin seul, des fois songeur comme un apostat, ça commençait, comme qui dirait, à faire pitié à tout le monde. On ne lui disait jamais rien. Il ne s'en plaignait pas non plus, et parlait quasiment pas ; rien que pour le strict nécessaire.

" Pour tout finir, écoutez ça, ces messieurs. Un dimanche soir, c'était le jour de Paques ! oui ! on était tous bien tranquilles dans le camp. Il tombait

dehors une neige mouillante ; personne n'avait envie de sortir. On avait passé la journée à bavasser, à jouer aux cartes et à dire une couple de chapelets, en guise de messe et vêpres, parce qu'il n'est pas facile, le Jour de Pâques, après tout un carême à manger du lard, d'oublier ce qui se passe chez nous. Duprat, lui, comme de coutume, n'avait fait agent de rien, ne s'était pas plus mêlé à nos prières que le premier sapin du bord du bois. Il paraissait plus chétif, ce soir-là.

"Tout d'un coup, qu'est-ce qu'on entend dans le bois ? Une grosse voix qui appelle :—Duprat ! Duprat !

"On se met, tout le monde, à le regarder, à lui dire :

—"Duprat ! ça t'appelle dehors ! Il ne bronche pas sur son matelas. Il avait un bras passé par-dessus la tête et on ne lui voyait pas la face. On le laisse faire !

"Un petit bout de temps après, voilà les cris qui recommencent ;

—"Duprat ! Duprat !"

" Cette fois-là, il se lève, cherche son gilet, remonte ses bricoles et tâchait de se cacher la figure comme pour pleurer.

" Ne demandez pas ce que ces manières-là, pour un gars qui en avait si peu coutume, pouvaient nous faire.

—" As-tu peur d'un homme, Duprat, qu'on lui dit, en nous levant tous ensemble pour aller lui aider. On va aller avec toi !"

" Mais lui étend les mains comme pour nous reculer, et en même temps, c'est un cri effrayant, tout près derrière la porte : Duprat !

" Il nous regarde, blanc comme un drap, avec des grosses larmes tout le long des joues, en nous disant :

—"Adieu ! Adieu ! mes amis, C'est fini ! Pardonnez-moi ! S'il y a un moyen, pries pour moi !

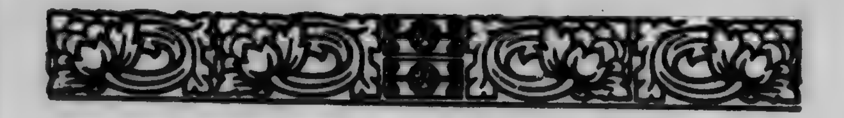
" Puis il prend la porte !

" Dans l'instant de le dire, tout le monde est tout ensemble derrière lui dans la porte, pour voir où il va. On sort ; on cherche tout partout ; on écoute, on

appelle. Personne ; rien ! Il neigeait tranquillement. On allume un fanal pour suivre ses pistes dans la noirceur. Ah ! oui ! Trois marques de bottes ferrées dans la neige en sortant de la porte, et c'est tout ! Quant à Duprat ; pas l'ombre ! On ne l'a jamais revu, ni mort, ni vivant. C'est pourtant vrai, ces messieurs !"

A chacun d'en tirer résultante ou conclusion.





# LE BON COUP DE HACHE DE LÉON

Léon Richard était cabaretier quelque part. Assez longtemps seul à son comptoir durant la journée, quand les soiffeurs étaient à la tâche, il se dédommageait de ses ennuis lorsqu'à la soirée, une fois poliment et obséquieusement servie, la clientèle, mise en train de causer par les bons crus, voulait bien de plus en plus s'intéresser au récit de ses prouesses et de ses hardiesses. C'est qu'il lui en fallait avoir parfois, de la hardiesse, et qu'il en avait à son crédit, ou prétendait en avoir, de ces prouesses, qu'on se plaisait à lui faire narrer, tantôt pour le flatter et trinquer avec lui à l'occasion, tantôt pour s'en moquer sans qu'il s'en aperçût du reste. Car il avait un débit de paroles beaucoup plus personnel, sinon aussi coûteux que celui de ses liqueurs.

Quand il tenait le crachoir, comme on avait presque toujours le temps, il ne voulait pas omettre le plus petit détail, ce qui nourrissait abondamment son récit, et il jouait littéralement son langage ; évidemment pour tenir son auditoire en éveil.

S'il eut seulement pu songer à écrire ses narrations: scènes d'alcoolisme, histoires de chasse-galerie et de loups-garous, avec cet impressionnisme qui intéressait tant nos grands-pères, et en saupoudrant tout cela de jurons du terroir, il aurait pu prendre une bonne place dans la galerie de tous nos conteurs canadiens, qui commence avec les deux De Gaspé et ne se termine pas encore avec monsieur Louvigny De Montigny. Mais son style était plutôt fruste, et il ne recherchait encore que l'effet momentané du débit qui n'empêche pas chez nous de mourir tout entier. C'est pour cela qu'il jouait littéralement son langage. Il faisait les cris et les gestes, disaient les gens, sans laisser, comme tant d'autres, dans le folklore

canadien-français, rien qui fût de nature à scandaliser de notre ignorance et à satisfaire en même temps les maniaques d'Ontario livrés à l'étude de ce qu'ils appellent notre patois.

Au reste, nous ne le trahirons pas davantage dans ce récit où nous voudrions donner seulement une idée de sa manière, sans pouvoir cependant rendre pleine justice aux moyens extraordinaires de sa mimique.

Voulait-il, par exemple, vous apprendre qu'il avait mis la main à son gousset pour donner un sou, ou qu'il avait porté un coup de canne à un chien, on le voyait plonger le pouce et l'index au fond de ce gousset, ou risquer de vous éborgner en faisant un moulinet avec ce qu'il tenait à la main.

---

—" Il pouvait bien être sur les onze heures du soir, racontera-t-il. J'étais resté tout fin seul derrière mon comptoir,

depuis quelque temps. C'est qu'il bru
massait dehors et qu'on était parti d
bonne heure. J'en profitais pour comp
ter ma journée avant de monter. J'avai
sur le comptoir pas mal d'argent de
papier, et, je crois bien, deux bonnes
jointées de trente sous et de petite
monnaie.

"Voilà que tout d'un coup, sans que je l'entende marcher dehors, ressoudant de je ne sais pas où, entre une espèce d'étranger que je n'avais pas encore vu ni chez nous ni dans les environs. Il me demande un coup, en faisant péter dix sous sur le vernis du comptoir, comme ça, tenez!—non, encore plus fort que ça! J'osais pas le refuser; mais j'allais me dépêcher de serrer mon argent, quand il l'aperçut,—il pourrait bien se faire qu'il l'avait vu, allez, par la fenêtre, avant d'entrer, parce que, du milieu du chemin, quand il fait un peu clair en-dedans, on peut voir sur le comptoir, et comme manière de farce, peut-être bien, ou pour me voler tout de bon, on ne sait pas, il en

prit une grand'poignée qu'il allait comme pour mettre dans ses poches.

"Je fais ni un ni deux, je mets la main en-dessous de mon comptoir, où je serre toutes sortes de choses pour quand j'en ai bésoin, et je prends ma petite hache, qui avait le taillant clair comme de l'argent et la tête peinturée en vert.

"J'y en donne un coup,—je le manque.

"J'y en donne un autre coup. Je l'attrape dans son par-dessus tout flambant neuf, couleur de cannelle.—Ça fait : criche !

"Et il sort ! Je le laisse aller ; pas vrai ? sans même regarder le bord qu'il prend.

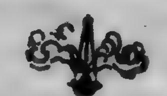
"Je ferme ma porte et mes contrevents bien solides, en cas qu'on pourrait revenir. Je mets les barres de fer partout et je ne parle pas de rien à personne.

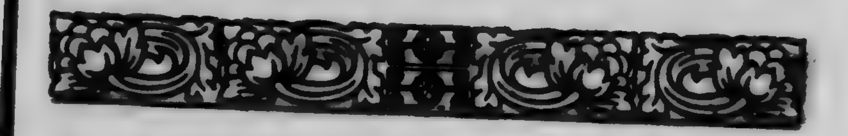
"Mais à quelque temps de là, Francis Cassidy,—vous le connaissez peut-être bien ; nous avons marché au catéchisme ensemble,—Francis Cassidy vint me trouver et je lui conte ça.

" Francis me regarde longtemps et se décide à me dire :—

—Léon, (parce que je m'appelle Léon) qu'il me dit, tu pourrais bien être inquiété.....

" Mais vrai ! au jour d'aujourd'hui, il y a déjà pas mal longtemps de ça, j'en ai jamais rentendu parler ! "





# PHYRIN LE PESSIMISTE

"—Mandez-moi donc ce qu'on va devenir !"

Quand Phyrin vous abordait avec cette rengaine aux lèvres, vous auriez eu bien tort, vraiment, de le prendre au mot : tant il était résolu d'avance de tout vous dire ce qu'il en pensait, sans attendre ni votre demande ni votre permission. Il fallait le laisser dire, puisqu'il ne désirait pas mieux, surtout se garder de le contredire si l'on ne tenait pas à causer longtemps, et la contradiction qu'il aimait tant le mettait cependant au plus mal.

Les hommes, les événements et les choses, tout lui apparaissait sous un jour qu'il se faisait personnellement déplorable, comme si la rétine de son œil eut été

spécialement disposée pour lui faire toute la vie terne.

Dans le village qu'il habitait, on prenait plaisir à lui faire accuser des contrastes avec l'humeur et l'opinion ambiantes des autres mortels. Faisait-il beau temps à ravir, Phyrin, poliment consulté, vous apprenait que ce temps n'était pas sûr, et que ça se gâterait dans deux ou trois jours, parce qu'on ne peut plus se fier à rien. Et si la question, au lieu d'être au moins respectueuse, avait su paraître un peu narquoise, de la part d'un jeune homme, "—Mandez-moi donc ce que devient la jeunesse", se serait écrié Phyrin, complètement désintéressé des pronostics météorologiques. Du temps, il passait alors à l'éducation de la génération nouvelle qu'on laisse pousser dans le chiendent et la folle avoine, sans songer à sarcler ça de bonne heure ;—"Mandez-moi donc ! Mandez-moi donc" !!

L'apostrophe, la question suspecte ou gouailleuse serait-elle tombée des lèvres de quelqu'un plus âgé et censément plus

sérieux ? Alors Phyrin était encore plus profondément vexé, et le nuage sombre de son pessimisme montait dans son esprit pour y obscurcir davantage la vision, qui ne lui fut jamais claire, des hommes et des choses, de même que la compréhension des idées et des usages de notre triste époque.

Il avait alors une manière tout à fait laconique et bien à lui de débiner le présent comparativement au passé et à l'avenir :—Il s'écriait avec des larmes dans la voix :—"Si c'était que ça sera ou ben que ça fut; mais c'est que ça est !"

Chez ses covillageois, on savait qu'il était très-facile de l'induire en contradiction ; il suffisait pour cela, en le rencontrant, de parler avant lui. Vous étiez sûr de lui voir prendre la contrepartie de ce que vous auriez pu dire. Sauf, pourtant, quant aux événements de la dernière grande guerre. Là-dessus, il avait des idées bien à lui, préconçues et toujours les mêmes. Mais cela ne l'empêchait guère toutefois de gémir et de

contredire encore à tout venant ; car ces idées-là n'étaient à peu près celles de personne de son entourage.

Comment et pourquoi s'était-il réveillé un beau matin germanophile, c'est probablement parce que, la veille, il s'était endormi après avoir entendu tout le monde honnir l'allemand. Et il fallait voir s'il défendait sa partie en déplorant l'obstination des alliés qui voulaient résister aux vainqueurs germaniques.

—"Qu'ils abandonnent donc ça ", disait-il. Mandez-moi ce qu'avec tout ça on va devenir. Les voilà qui ont pris la grande ville de Varsovie ! Vous ne voulez pas le croire ; je vous dis qu'ils s'en viennent par ici !

—Mais non, Phyrin, Varsovie, c'est par l'autre bord !

—Quand même ; c'était-y notre affaire d'aller essayer de les empêcher de tuer un peu les Français ? On a bien assez de se défendre par ici ; de payer cher tout ce qu'il nous faut ; de voir le temps qu'il fait pour la récolte ; la maladie, la mal-

chance, les menteries des journaux, la navigation arrêtée, les taxes, les élections ; mandes-moi donc ce qu'on va devenir ? Parce que le Kaiser avait besoin, comme de raison, de faire la guerre qu'on lui a déclarée, lui qui avait de si bons soldats attendant tout armés et jamais battus, pourquoi qu'on ne l'a pas laissé faire ? C'est-y juste de vouloir l'empêcher ? Et s'ils viennent par ici, à Québec, à Montréal, on aura autant d'acquet de s'en aller tout de suite aux Etats.

—Paraît, Phyrin, qu'ils ne passeront pas, là-bas.

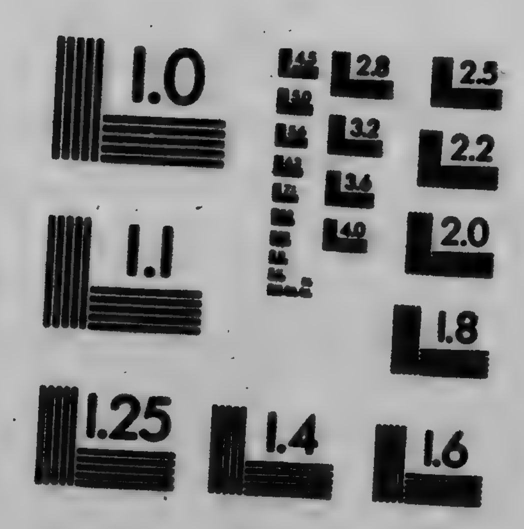
—Non, passeront pas ? Passent bien par-dessus les villes et les canons pour aller à Paris et à Londres ; par-dessous la mer pour venir en Amérique ! Passeront pas par le nord et par le sud de l'île d'Orléans !

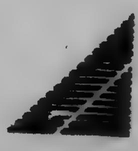
—Avant l'Ile d'Orléans, il y a l'océan, la flotte anglaise et américaine, les alliés, les tranchées.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)






1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

—Passeront par-dessus ou par-dessou
que je dis. Vous devez bien le savoir.

—Mais s'ils sont tous morts !

—Morts ! combien y en-a-t-il de mort
sur le tas ? C'est les journaux qui disen
ça, qu'ils sont morts. Puisqu'ils avancen
toujours sur Paris, sont-y morts ?

—Quand même, il fait beau, aujour
d'hui, Phyrin !

—Appelle ça beau, mauvaises nouvel
les, et puis on gèle !"

Si, le plus souvent, dans ses contestations, Phyrin restait bonhomme, il ne faudrait pas entendre qu'il fût cependant toujours d'humeur égale. Il avait bien aussi ses écarts de caractère, qui allaient même jusqu'à l'emportement, en certaines circonstances. Par exemple, deux corps délibérants de la localité lui donnaient absolument sur les nerfs, et il n'était guère facile de lui en parler et surtout de lui en faire parler sans l'exaspérer : les conseillers du village et les marguilliers du banc.

Il avait fait partie du conseil municipal pendant une couple d'années, et c'est là qu'il perfectionna à la fois son pessimisme et son esprit de contradiction. Il était toujours dissident ; à tel point que le secrétaire-trésorier, rapide en ses écritures, en était venu, lorsqu'il prenait les notes de son procès-verbal, à tout propos, et dans tout débat, à inscrire son nom sûrement d'avance du côté de la minorité. Or, cette opposition systématique, factieuse et rien moins que loyale, avait eu pour effet d'anéantir la popularité du municipal Phyrin et de le faire bouter dehors à l'expiration de son terme d'office.

Il en conserva une rancœur dont les échos se propagent et se répètent presque à chaque délibération des municipaux.

Du côté des fabriciens, son déplaisir fut tout autre. Il n'avait jamais été marguillier, après avoir fait les cent coups pour le devenir. La dernière année où il lui fallut bien ensevelir ses espérances, lui avait laissé dans l'âme quelque chose comme un dépit rageur qui l'em-

pêcha d'accuser de nouvelles aspiratio
vers ce sommet. Cependant, tout se
blait seconder, cette fois-là, son très-gra
désir ; point d'opposants bien sérieux
vue ; point de grosses réparations
faire aux immeubles de la fabriqu
nécessitant des dépenses contestables
qu'il eût contestées ; monsieur le cu
depuis assez longtemps déjà, lui fais
bonne façon ; il se crut à peu près s
de son élection, lorsque, la veille du jo
de l'an,—qui tombait le lundi, cet
année-là—il entendit au prône l'appel
convocation des marguilliers, anciens
nouveaux, après l'office.

Assurément, il serait nommé cette foi

Néanmoins, la journée se passa sans l
mettre à l'oreille d'autres racontars o
d'autres rumeurs que les cancans hab
tuels de cette joyeuse époque au villag
Il eut beau s'attarder aux abords d
l'église, autour des groupes, après vêpre
rien !

C'était vexant. Mais il ne voulut pa
trahir son dépit trop tôt.

A la soirée, voilà que des jeunes gens en train de s'amuser lui montèrent le coup qui devait être final.

Il faisait grand vent et tempête de neige. Lorsqu'on se fut bien assuré, vers les dix heures et à l'absence de toute lumière dans la maisonnette de Phyrin, que celui-ci était au lit, on vint discrètement frapper à sa porte.

—" Excusez-nous donc, M. Phyrin ; on vous a fait lever ; c'est trop de valeur ; mais on vient vous dire quelque chose qui vous fera plaisir. On vient de voir monsieur le curé. . . . ."

La porte entr'ouverte laisse entrer une giboulée qui tourbillonne dans la pièce et fait se tordre la robe de nuit de Phyrin, grelottant, mais réjoui.

—" Entrez donc ; mes amis, entrez donc !

—Non ! non ! Ce n'est pas une heure ni un temps pour les visites ; seulement, nous avons vu, par hasard, monsieur le curé qui nous a priés de vous dire enfin . . .

—" Entrez donc me dire ça dans
maison ; j'aime mieux. Entrez-donc,
me fera plaisir."

Le vent hurle dans l'entre-bâilleme
de la porte que Phyrin retient avec pei
Celui-ci n'y voit rien, parce que la cha
dellè qu'il tenait à la main pour ouv
s'est éteinte au premier souffle du deho

—" Je suis trop content,—entrez do
—de savoir ce que monsieur le curé vous
dit.

—Non ; merci, si ce n'est pas dépla
sant de venir si tard ; rien qu'un mot.
monsieur le curé nous a dit, comme ça,
vous faire assavoir. . .

—Que j'ai donc hâte de savoir ça, ma
pas ici. . .

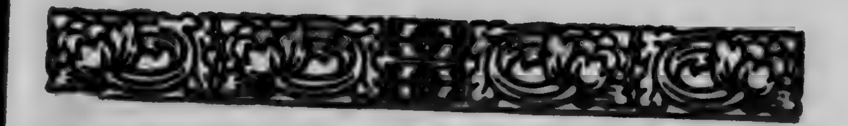
—Il nous a dit, monsieur le curé,
vous avertir tout de suite qu'il va, peu
être ben, faire beau demain matin pou
s'embrasser ". . . . .

La porte se referme avec éclat. L
bande éclate de rire et galope dans l
neige, tandis que Phyrin, transi, claquan
des dents, remonte à son lit en marmot

tant :—"Mandez-moi ; mandez-moi !... C'te crasse de jeunesse ! "

Et il ne songera plus aux fabriciens désormais que pour en médire.

Phyrin, pessimiste et irréductible, devait périr de son travers d'esprit. Lorsque, après beaucoup de recherches et de discussions savantes, la faculté, comme tout le monde, fut à peu près convaincue de son existence et de ses ravages, Phyrin, lui, fidèle à son pessimisme et à son esprit de contradiction, ne voulut pas en démordre et se laissa mourir de la grippe espagnole



# LES PILIERS DU PARTI

Vous avez dû rencontrer, dans quelqu'une de nos paroisses, celui qui y fait autorité d'électeur ou se pose en politique. C'est l'homme tout dévoué à son parti, aveuglément zélé pour le service électoral des députés ou des candidats de son parti. Se fait-il une élection ou une simple assemblée politique dans la localité, c'est chez lui souvent que les orateurs et les cabaleurs se retrouvent, se concertent, se renseignent sur les difficultés, les possibilités et les chances de succès locales d'une candidature. C'est à lui que les tribuns de la ville, en maraude de votes régionaux, s'en viennent obséquieusement presser la main au sortir du convoi de chemin de fer ou du bateau qui les amène.

Et tous ces égards occasionnels toute ces manigances intéressées lui montent la tête comme un vin capiteux dont il s grise volontiers à son grand plaisir, par fois au grand amusement de ses co-parois siens, mais toujours au profit de quelqu éligible, quand ce n'est pas au détriment de sa fortune personnelle.

C'est sa manière à lui d'être quelqu'un en vue dans son village. Il surveille gratuitement la préparation des listes électorales, se tient au courant des fluctuations de l'opinion locale, donne des conseils à ses chefs, qui l'écoutent beaucoup plus obligeamment lorsqu'ils descendent chez lui que lorsqu'il se présente, craintif et servile, à leurs bureaux professionnels ou parlementaires.

Ce peut être un campagnard du reste en moyens, qui trouve à charmer ainsi l'ennui de sa vie rurale, et à se donner du relief au milieu des siens.

Mais c'est aussi parfois, hélas ! un poseur ineffable et d'assez mauvais aloi qui

cherche occasionnellement à émarger sur les dépenses électorales.

Avec une condescendance qui lui fait honneur et lui vaudra de l'aide, monsieur le député ou le candidat a diné chez ce pilier du parti. Après copieuse et solide réfection au service de la bonne cause, et pour le plus grand bien du pays, cela va de soi, l'amphitryon, d'un signe presque imperceptible, a fait comprendre à son hôte qu'il avait à lui parler privément. On passe dans la cuisine d'été. Mais c'est en hiver; la pièce n'est pas chauffée ; aussi le maître de la maison, qui est prudent et s'y connaît, se couvre le chef d'une bonne tuque en peau de mouton, dont il s'attache lentement les "gorgettes" sous la mâchoire, non remise encore des fatigues d'un bon repas.

Monsieur le candidat, pris au dépourvu, n oubliera pas cependant qu'il lui faut être poli et avenant. Il écoutera avec prudence, sinon avec patience, et en frissonnant de tout son être, l'exposé que le

pilier du parti veut bien lui faire de l
situation.

—"Monsieur le candidat, moi, mo
nom, c'est Conrad Brindavoine. J'ai deu
garçons avec moi qui sont sur la liste. A
côté d'ici, par le nord-est,—vous verrie
la maison si les vitres n'étaient pas ge
lées,—c'est mon frère, Philippe, qui rest
là. Il a, lui, quatre votes avec son en
gagé. Au sud-ouest, c'est mon beau
frère, avec deux qui le suivent au poll. Au
premier rang d'en haut, dans le détour
de la côte, il y a un autre de mes frères et
ses trois garçons qui sont aussi pour nous
autres. Un peu plus loin, à gauche en
descendant, mon cousin Phidyme, qui en
amène cinq avec lui.

Eh ben, monsieur le candidat, c'est
tant seulement pour vous dire que si je
vote (prononcez: ouotte), tout ce monde-
là vote avec moi. Ç'a jamais fait défaut.
Ceux de l'autre parti le savent ben.

—Oui, sans doute, je le savais, moi
aussi. On m'a dit que vous êtes un chef
de paroisse influent.

—C'est pas pour rien dire de trop, comme vous y voyez, je suis pas mal indépendant. Mais on ne m'a pas encore pris à changer de parti ; quand je dis que je vote pour un bord, je vote pour ce bord-là."

Monsieur le candidat, qui grelotte et craint de s'enrhumer ou de réveiller son rhumatisme avant le jour du scrutin, se hâte de conclure, d'étayer le mieux possible ce pilier du parti en lui recommandant de voir monsieur un Tel qui, seul, a des oreilles pour entendre ces propos-là. Puis, dans l'après-midi ou à la soirée, il clamera avec une assurance calculée, qu'après avoir consulté les chefs de paroisses, il peut assurer aux libres et intelligents intellecteurs que tout va bien, bien.

Un autre type encore plus poseur et plus intéressant est celui qui : —"Nourri dans le sérail en connait les détours". Car, dans son bon temps, grâce à de précieuses accointances, il lui a été donné d'étudier sur place le monde politique, à la cham-

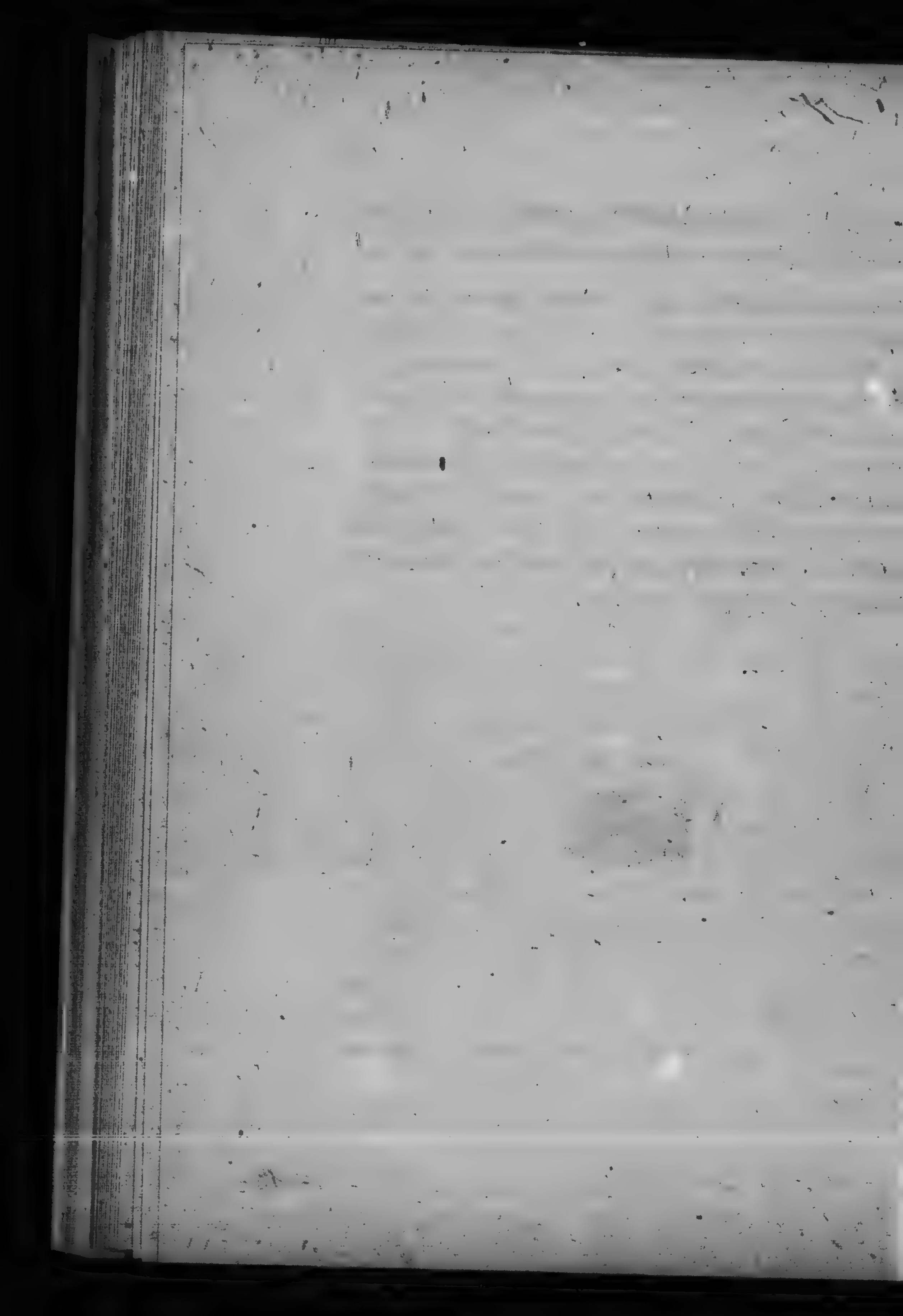
bre; d'occuper une charge éminente à l[a]
gouverne de l'Etat. Pendant deux o[u]
trois sessions, il a exercé les fonctions d[e]
messager surnuméraire, "sessionnel", c[e]
qui l'a relevé de plus d'un cran dans l[a]
hiérarchie sociale de son village. Certes
à la lecture de la gazette, au compte-rendu
parlementaire, il fait bon de l'entendre
épiloguer, rappeler ce qu'il a vu, ce qu'il
a ouï dire, du haut de la galerie où il maintenait l'ordre, au cours de tel débat retentissant. Et une fois entouré de la couvée de ses souvenirs, il domine de son
verbe tous ceux qui l'écoutent raconter
comment monsieur le ministre lui a un
jour confié tel message important, comment monsieur le député de telle division, qui le connaît bien, a eu recours à ses bons offices, sa discrétion et son flair.

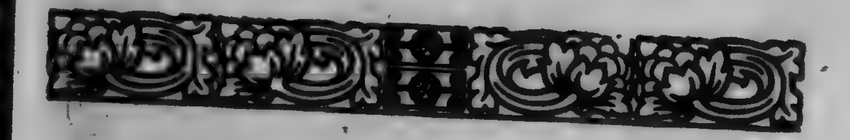
Quant aux fonctionnaires, il en connaît toutes les catégories, tous les pouvoirs, même le traitement. Enfin, il est difficile de le tromper sur le diamètre et le niveau de tous les ronds-de-cuir.

Aux première rumeurs d'un appel au peuple, c'est lui qui, le premier dans la paroisse, dresse l'oreille, fait l'entendu et se laisse volontiers consulter sur les chances de succès des candidats en vue.

Et la série de tous ces faiseurs d'élections n'est pourtant pas épuisée. Mais gardez-vous d'en rire ; car il y a trop de gens presque sérieux qui appellent cela la majesté du peuple souverain !







# LES WEEK-ENDERS

—Qu'est-ce que c'est que ça ? demandez-vous, les *"Week-enders"* !

Attendez donc qu'on vous le dise ; car on pourrait tout d'abord, avant de vous rien répondre, vous reprocher de retarder assez piteusement sur le mouvement des progrès sociaux. Les *Week-enders*, chez les Canadiens-français principalement, sont des métis de nom qui vont remplacer les *Five-O'Clockers* de la dernière décade.

Avec la reconstruction sociale et l'après-guerre, ne fallait-il pas s'attendre à l'apparition de choses, d'habitudes nouvelles et de beaucoup d'estropiés chez les mots de la langue comme chez les sujets féaux de la race ? Croyez-vous que la guerre ne laisse après elle que des deuils, des infir-

mités, des décorations, des prétentions des haines, des dettes, des officiers et de taxes ? Et la mode, et le bon ton, et l snobisme ne devaient-ils pas conserve longtemps encore quelque chose de la vi passive et d'emprunt que nous avon vécue, pendant les hostilités; au milieu des périls de l'empire et du reportage ca moufié; sous le régime des ordres en conseil, de la conscription et des *spotters*; sous le commandement et l'œil sévère de no maréchaux de carton :

"Qui, partant pour la guerre avec sabre e
grand's bottes,
"Ne vont jamais plus loin que. .que dan
leurs culottes."

En ces jours de trouble et d'effroi quand, chaque semaine, quelque vaisseau allemand pouvait tromper la vigilance des avant-postes, l'attention de gardiens de notre capitale et capitole, à la Martinière ou à la Rivière Maheux, s vous vous étiez embarqué dans l'un d

nos bateaux cabotiers, si vous étiez monté dans quelque convoi de chemin de fer, à la fin de la semaine,—puisqu'il faut vous le dire,—vous eussiez appris ce que c'est que de s'en aller *week-ender !*

Lorsque tout était en péril dans le pays, surtout dans les villes, depuis les denrées du marché et les intérêts sur marge, à la bourse, jusqu'à la liberté individuelle au plus humble foyer comme aux noviciats, les gros personnages de l'état et de la finance, de même que les petites gens d'affaires ou les gens de petites affaires, n'avaient pas le loisir de s'en aller villégiaturer des mois durant, ainsi que vous l'aviez peut-être eu. Ne fallait-il pas surveiller de près, à la fois et d'un œil prudent, le marché si rapide en son cours et Sam Hughes qui alors, mais depuis......

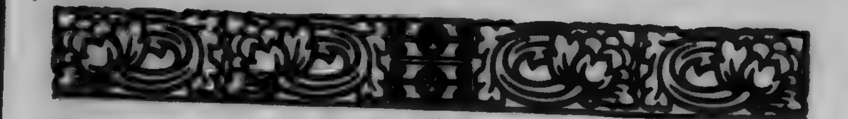
Or, c'est à cette époque-là, en ces jours d'angoisses, d'agiotage et de gloire, que le journal inventif a pris l'habitude de nous dire que monsieur Un Tel, rompant un instant avec les inquiétudes patriotiques, la hausse ou la baisse des stocks, la vente

des munitions et provisions de guerre, l
lecture des bulletins militaires, l'attent
sur place des chambardements politiques
s'en allait passer la *week-end* dans telle ou
telle place de villégiature.

Et en pleine paix, presque sous le
yeux d'un Wilson et d'un Borden que
l'Europe encore émue nous a honnête-
ment rendus, sans protestation et quasi-
ment avec la connivence de notre parler
ancestral, le mot *week-end* nous est resté.

Ce n'était donc pas assez de *five-o'clocker*
il nous faudra désormais *week-ender* !!!





## ZIME LE BEAU DANSEUX

---

J'ai vu danser Zime !...

Dans la grande salle d'une maison de paysan, une nombreuse et joyeuse compagnie se trouve réunie, le dimanche après vêpres. On y est venu rencontrer un homme encore jeune, originaire de la localité, tout récemment arrivé d'une absence de plusieurs années aux Etats-Unis. Mise soignée jusqu'à l'extravagance, bagues et breloques de valeur douteuse ou inconsciemment exagérée, mains roussies aux feux de forges ou endurcies sous l'effort des rudes labeurs, tout chez lui accuse un type bien connu dans la trop nombreuse génération de Canadiens-français, qui ont temporairement ou définitivement déserté la bonne terre québécoise pour s'en aller chercher fortune

au pays voisin. Entouré, admiré, adulé par tous ceux, parents ou amis, qui fêtent son retour, il résiste malaisément aux flatteries dont il est l'objet, au prestige qu'il est étonné d'abord de se reconnaître mais qu'il cherche ensuite à soutenir par tous les moyens. Et il se grise volontiers du vin capiteux d'une vanité naïve et toute personnelle qui lui monte à la tête.

On me le présente ;— "Ça, monsieur, c'est Zime !".

—"Ah ! et quel est ce monsieur Zime ?"

—"Zime ! C'est le plus beau danseux qu'on n'a pas vu dans toutes les villes des States. On irait bien loin n'importe pas où, pour trouver son pareil. Il était de par ici ; mais il y a pas mal longtemps qu'il est parti pour l'Amérique.

—"Pour y danser ?

—"Pas rien que pour ça, non ; mais ça n'empêche pas que Zime n'a jamais été battu, tout partout, dans toutes les places, comme il vous le dira lui-même, depuis Sarnia jusqu'à Bay City.

—"Dansait-il comme ça au Canada avant de partir ?

—"Pas mal, c'est vrai ; il avait déjà un bon commencement, mais il n'a pas peur de dire qu'il s'est perfectionné et rachevé au fin dans l'Amérique."

Zime reste imperturbable à ces coups d'encensoir que l'on porte à sa barbe, et il affecte de ne pas s'y arrêter.

—"Non, monsieur, vous ne pourrez jamais le croire. Si vous voyiez, comme ça danse, c't'homme-là !

—"Il faut le faire danser, alors !

—"Ah ! savoir s'il voudra ! Il n'est pas toujours disposé."

Mais le préambule est trop bien fait, il ne conviendrait plus de ne pas prier le célèbre danseur, et ce sont les femmes qui supplient Zime de nous donner une exhibition de son merveilleux talent. Les invitations seront longues et pressantes ; sans quoi une réputation artistique aussi bien prônée aurait à souffrir et s'atténuer dans les choses du vulgaire. Et puis, la tante Léocadie, qui chante à merveille

pour faire danser et peut chanter durant tout un carnaval, veut bien suppléer à l'orchestre ou au violoneux. Non, Zime ne saurait refuser, à cette heure, pareil enchantement à tous ceux-là qui le lui demandent comme pour l'honneur de la paroisse, pour des gens que, du reste, il ne voit pas si souvent.

Bref ! on range les meubles ; la place est libre ; la tante Léocadie est déjà assise au premier plan, la main sur la joue : tout est prêt ! Viens donc, Zime !

L'artiste, poussé par les épaules, tiré par les bras, se lève lentement, mais ne s'emballe pas, comme il sied au mérite rassuré. Il regarde par la fenêtre quel temps il fera demain ! !... Il détache et dépose entre les mains sûres d'une voisine obligeante sa belle montre d'or et ses breloques qui lui ont coûté tant, à Nashua. Il avance d'une couple de pas vers le milieu de la pièce. C'est le temps ! Un rigodon *vivace* fuse entre les lèvres demicloses de Tante Léocadie, et une sarabande de trémoussements et d'entre-

chats endiablés commence, sur deux pieds chaussés de souliers *fins à bas quartiers*, au bout de deux jambes des plus agiles et des plus nerveuses. Le front superbe, la prunelle animée, les deux bras fermement arc-boutés sur les hanches, Zime se sent *en forme*, et s'enlève comme dans le rêve d'une irréelle voltige.

Dans l'assistance, les yeux clignent et s'égarent. On n'ose parler, sauf, de temps à autre, quelques intimes peut-être, qui, malgré eux se faisant entraîneurs, au paroxysme de l'enthousiasme, laissent échapper, comme autant de bravos, des exclamations suggestives :

—" Toupet en l'air, Zime ! Frotte ! Frotte !"

Et les souliers fins frottent le parquet qui ricane; le scalpe de Zime se dresse et tourbillonne éperdument dans l'air.

Tout à coup, une jambe du danseur se lève à hauteur d'homme et lance au plafond un soulier fin. L'autre suit de près, aux acclamations générales. La belle veste de drap vide les épaules ; le plastron

et les bras de chemise apparaissent déjà ruisselants, et tous de se dire, non sans commisération ;— "Il a chaud!"

Mais qu'à cela ne tienne, Zime danse!

Pourtant, il y a déjà si longtemps que ça dure, une pointe d'inquiétude s'insinue dans les applaudissements. Je suis le premier à suggestionner la crainte:

—"Arrêtez-le donc, cet homme ! C'est inhumain !"

—"Oui, c'est bon; c'est assez, Zime ! Tu vas te rendre malade !"

Mais Zime danse !

—"Voyons, Zime, entends-tu : c'est assez, va ! Tu dois être fatigué !"

Zime reste toujours sur la grande vitesse.

Quelque chose comme un courant de panique traverse alors les esprits. Les femmes s'apeurent.

—"Ecoute donc, mon petit Zime ! C'est trop danser à c't'heure ! C'est pas nécessaire ! Tu nous fais peur !"

Zime n'entend rien; ne voit rien. Il danse !

Toutes les dames passent subitement du rire aux larmes ; supplient les hommes d'intervenir ; entourent le danseur, l'assaillent de leurs objurgations affolées :

—"Zime! mon petit Zime! Nous reconnais-tu ? C'est nous autres ! On t'a rien fait de mal ! Pourquoi que t'arrêtes-pas ?"

Et Zime dansait toujours !....

Oh ! alors, une idée géniale surgit à mon esprit entraîné aussi lui dans le tourment général, et je m'en félicite encore. Je jette dans l'oreille de mon voisin :

—"Mais supprimez donc la musique !"

A l'instant, Léocadie s'envole sur quatre bras puissants, et Zime, adroitement cerné dans ses évolutions, une fois le charme rompu de son délire, se laisse écraser sur un canapé, l'œil hagard, la poitrine haletante, par les mains amies et les sympathies de tous ses autres admirateurs.

J'ai vu danser Zime !

Ça, c'est un beau danseux !



# J'AI TUÉ !

---

Ce fut un indicible effarement dans toute la maisonnée, lorsqu'aux petites heures du matin, on trouva étouffé de sanglots laborieusement réprimés, la figure tuméfiée sous des pleurs ruisselants et la voix presque éteinte, le jeune Arthur, suant la fièvre et tremblant de tout son être, derrière le poêle de la cuisine.

Ce fut avec des cris d'angoissante épouvante, des lèvres subitement exsangues, un cœur battant violemment dans la poitrine que mère, sœurs et frères du malheureux jeune homme, après mille questions, suppositions, sollicitations, lui arrachèrent enfin de la bouche ce terrible aveu :—"J'ai tué ! "

Et qui donc pouvait-il ainsi, dans un moment d'oubli et d'emportement pas-

sionnel, avoir mis à mort, en jetant sur le nom d'une famille éminemment respectable l'odieuse tare de l'assassin ; en introduisant dans ce paisible milieu familial la hantise des recherches judiciaires à dérouter, du procès retentissant, de la dégradation morale, du supplice infamant peut-être à subir ?

On savait maintenant qu'Arthur n'avait pas dormi cette nuit-là sous le toit paternel ; qu'il était parti au soir de la veille avec des amis pour aller s'amuser à une veillée de danse villageoise, dans une des localités du voisinage. Car ils étaient comme cela, dans la paroisse, une bonne demi-douzaine de trop gais et trop irrépressibles lurons à demi-émancipés, qui faisaient, non pas le désespoir, — ce serait trop dire, — mais l'inquiétude souvent chagrine et presque toujours fort impatiente des papas. On les aimait bien pourtant, ces mauvais sujets pour rire et nullement convaincus. D'habitude, les bonnes mamans, de connivence en cela avec les plus grandes sœurs,

avaient des façons toutes spontanées et toutes personnelles d'attiser, en leur faveur, aux moments psychologiques, comme la braise endormie sous les cendres, les sympathies discrètes et l'affection qui s'aveugle sous les rigueurs paternelles.

Mais cette fois, la tolérance déjà suspecte de cette faiblesse devenue finalement criminelle avait conduit à la catastrophe. Il ne reste à tous ces complices involontaires qu'à trembler et aviser aux plus prompts et plus faciles moyens d'évasion du coupable qui se démoralise de plus en plus dans ses craintes, ses émotions et ses regrets, maintenant.

Vite, au champ, dès cette heure matinale; il faut aller seller le grand et rapide cheval blond, l'orgueil du papa à la promenade. Dans une couple de galopades, il peut vous emporter Arthur et son noir chagrin bien au-delà de la frontière très rapprochée du pays.

De toute nécessité, il faut pourtant savoir avant tout quel est le malheureux qui

a ainsi perdu la vie aux mains d'Arthur, en cette nuit tragique.

—"Voyons, mon pauvre Arthur, prends un peu sur toi et dis à ta mère, ta bonne mère au pardon si facile, dis-lui, avant de partir,—quelle horrible chose à penser!—peut-être pour toujours, dis-lui donc si, dans ce moment de colère ou d'inconscience, c'est un Tel, toujours si agaçant pour toi, que tu n'as pu endurer plus longtemps ; ou tel autre, si jaloux ; ou encore celui dont le père en a toujours voulu à la famille, et qu'on te disait bien de ne pas fréquenter. Quel est celui que tu as tué, sans le faire exprès, comme de raison ?

Les sœurs s'éloignent pour permettre au coupable de faire la coûteuse confession que lui demande sa mère. Ne crains rien de sa part, va, Arthur. Elle t'aime bien trop encore pour te nuire !

—"Ahou ! Si c'était rien que ça ! Rien qu'un de ceux-là !" reprend l'assassin, avec des sanglots qui redoublent de fréquence et d'intensité... " Non, vaut mieux, ne m'en parlez pas. Ahou !...

Je ne suis pas digne d'en entendre parler.. Ahou ! Ahou ! !

—Hélas, ce n'est pas rien que ça, qu'il dit ! Mais quoi donc ! En as-tu tué plus qu'un, mon pauvre enfant ? Et que t'avaient-ils fait, tous ces chicaniers que tu as été obligé de tuer pour t'en clairer ? Mon pauvre petit garçon, dis-moi donc, t'aurais pas pu patienter encore ?

—J'ai pas pu patienter, ça allait ben trop vite. Ahou !...

—Les autres que tu n'as pas tués, comme un tel et un tel, ils n'auraient pas pu te défendre, au lieu de te laisser tuer du monde tant que ça ?

—Ahou ! Laissez-moi, laissez-moi ! Ahou ! Je vous en prie. Vous ne me comprenez pas ; vous ne pouvez pas me comprendre tout à fait."

Ses pleurs et ses cris augmentent toujours, et dans un spasme final de tout son être, il s'écrie :

—"Ce qu'il y a de pire, c'est que je n'avais pas demandé la permission à papa".

Les transes qui font crisper les figures sont à ces mots ineffables traversées des rayons d'une macabre espérance. Arthur est devenu fou. Mieux vaut ça ; car en fin de compte, il ne serait donc pas pendu !...

Tout à coup, la porte s'ouvre et les frères rapportent que le cheval blond est introuvable au pâturage.

En entendant ainsi parler du cheval blond, Arthur s'affale du haut de sa chaise comme si on lui eût présenté son spectre de Banco. Va-t-il mourir à son tour dans cette pâmoison, le malheureux enfant ? sans avoir nommé sa victime ?

Non !

Ecoutez bien ces paroles entrecoupées qui s'échappent enfin de sa conscience bourrelée de remords et d'un esprit qui semble à demi-conscient.

—"Pauvre blond à papa!............ On peut bien pas le trouver au clos... ! C'est moi qui l'ai tué....sans permission ....en l'étouffant au pied de la côte.... dans une bauche avec Tit Louis!"

Le terrible nuage ainsi ouvert par ce coup de foudre illumine toutes les figures de raies de soleil, sous lesquelles gambillent les ris les plus folâtres et sèchent les pleurs.

Le cheval blond ! La belle affaire ! Le père qui en a tant d'autres ! ...

Et voilà comment et pourquoi Arthur, dans cette tragédie, put échapper au gibet, et, dans cette comédie, se fit pardonner aisément d'avoir pris sans permission et conduit à mort le beau cheval blond de son père.

En catimini, dans la famille, on se dira plus d'une fois :—"Ce pauvre Arthur, il faut lui donner ça ; en avait-il du cœur pour le blond !"





# LE DERNIER CASQUE PRUSSIEN A QUÉBEC

---

Ah ! si le latin n'était pas une langue morte ! Au dire des savants, c'est un riche idiome qui se prête à l'expression de toute pensée, nomme des choses innommables, et brave même certaines délicatesses conventionnelles. Mais, voilà, le latin est une langue morte ! C'est l'apanage des savants, et comme il s'agit précisément ici d'une science, hélas ! pour cette fois du moins, piteusement déconcertée et à dénoncer au public, c'est en langue vulgaire qu'on nous permettra de risquer, sous la gaze de toutes précautions oratoires, le récit funambulesque que voici :

—Toto, bambin de trois ans, est à juste titre l'orgueil et l'espoir d'une brave

famille faubourienne de Québec. Encore qu'il soit, à certaines heures, par trop volontaire, il ne laisse pas cependant de faire la joie et la consolation des siens. Aussi, l'émoi est-il grand, dans la maisonnée, lorsqu'il lui arrive quelque malencontre, ce qui lui arrive, hélas ! souvent.

Cette semaine, par exemple, à l'insu de ses parents, mais en plein armistice tout de même, l'esprit hanté, sans doute, par tout ce qu'il a entendu dire, depuis sa naissance, des gens et des choses de la grande guerre ; l'œil rempli, peut-être, des illustrations militaires de la grande presse moderne, ne s'avisa-t-il pas,— comment dire ça sans parler latin ?— ne s'avisa-t-il pas de coiffer, comme un casque prussien, un indispensable en granit qu'il prit clandestinement sous sa couchette !

Dire que cet affublement belliqueux répandit tout d'abord la terreur autour de lui, serait beaucoup trop dire. Mais la terreur, elle se manifesta bientôt pourtant ; ce fut lorsque maman voulut

dégager la blonde frimousse de ce couvre-chef inouï qui ne voulut plus partir, s'enfonçant plutôt rigide et implacable, couvrant irrespectueusement yeux, nez et oreilles.

Tractions, douces ou violentes, torsions habiles, patience et longueur de temps, rien n'y fit, cependant que Toto, devenu intraitable comme un boche qu'il paraissait, remplissait les airs de ses protestations indignées, de cris à fendre l'âme.

Le grand conseil des voisines secourables, après mûres délibérations, ne trouva, pour Toto, qu'un seul moyen d'en sortir—au pied de la lettre.—C'était de recourir à la science pathologique et chirurgicale, dont les progrès ont été si grands et si rapides durant la dernière guerre.

Mais si la science suit volontiers les armées aux frais des états, elle ne descend guère dans nos faubourgs au compte des mêmes budgets. Il n'y avait donc qu'à présenter le sujet dans quelque cénacle où la science tient à la disposition de l'humanité souffrante ses disciples les plus

émérites, ses arcanes les plus secrètes e ses instruments les plus perfectionnés.

Or, Toto, qui n'a pas encore eu le temp de devenir savant, ni de comprendre c que l'on doit céder d'amour-propre à l science, ne veut pas entendre raison e laisser entourer sa tête d'un turban quelconque et discret. Son nationalisme s révolte peut-être à l'idée de sortir en ville coiffé tout à la fois comme un moujik et un boche.

Et voilà comment il se fit que les prolégomènes de la paix n'étant pas encore signés, malgré la police militaire et les susceptibilités ontariennes, un sujet canadien-français a été vu, dans l'un de nos chars urbains et les rues de la ville, coiffé d'un casque prussien.

Son entrée dans le char devait produire des sensations diverses. Un vieil impérialisant, oubliant la victoire, la démobilisation et la paix, parlait déjà de faire interner ce suspect, quand des Canadiens-français, à l'esprit plus léger, s'éclaffèrent de rire, au grand dépit de la maman qui souhaitait de leur en voir autant.

—Dites donc, la mère, lui cria un loustic, vous n'auriez pas plutôt aimé l'asseoir dessus ?

Pauvre femme ! Pauvre Toto !—Heureusement pour eux qu'ils arrivaient bientôt à la clinique où les savants, sans beaucoup plus graves et plus charitables, devaient compatir et remédier à ce travestissement pénible autant qu'involontaire.

Ah ! oui, la science, les savants ! Ne leur faut-il pas, avant tout, connaître des précédents pour rester calmes et confiants en présence de certains cas ? Le chef des cliniciens, qui aime autant faire des mots que trouver de nouveaux sérums, prescrit tout de suite une diète absolue, pour prévenir tout autre transport au cerveau, et une violente purgation, afin d'aider la nature à remettre les choses en place!

Etait-ce de l'empirisme, de l'homéopathie ? Qu'en saurons-nous, profanes ?

Le chirurgien, lui, aurait peut-être aimé tenter une opération, quelque chose de tout à fait nouveau, qui eût pu lui faire honneur dans la Gazette Médicale Mais

où mettre le masque à chloroforme ? Enfin, toute la faculté présente une fois longuement consultée, le chef prononce et conclut :—

—"Il n'y a pas de doute que trois sens sont à la fois paralysés : la vue, l'ouie, et, moins peut-être, l'odorat. Dans ces conditions-là, madame, nous vous conseillons de vous adresser aux spécialistes. Allez voir un spécialiste ; monsieur un tel, par exemple, qui traite toutes les maladies de peau ! !"

A l'infirmier qui la conduit à la porte, obligeant, mais goguenard, la mère, de plus en plus chagrine, demande :

Qu'est-ce que c'est qu'un spécialiste ?

—Un spécialiste, c'est un médecin plus savant que les autres parce qu'il a traversé l'océan et ne soigne qu'une seule maladie à la fois, quand bien même son patient en aurait trente-six pour mourir. Il traitera tantôt les yeux, les oreilles, tantôt le nez, mais jamais ensemble.

—Puisque les yeux, le nez, les oreilles de Toto sont pris ensemble là-dedans, qu'est-ce que ça va faire un spécialiste ?

—Allez-y toujours, comme il a dit."

Chez l'oculiste, on trouve un homme sympathique mais au dépourvu.

"Je traite les yeux, madame. Je demande à voir des yeux. Où sont-ils ? Voilà !"

Et d'un spécialiste à l'autre, inutile de le dire, ce furent partout des fins de non-recevoir et des récusations !

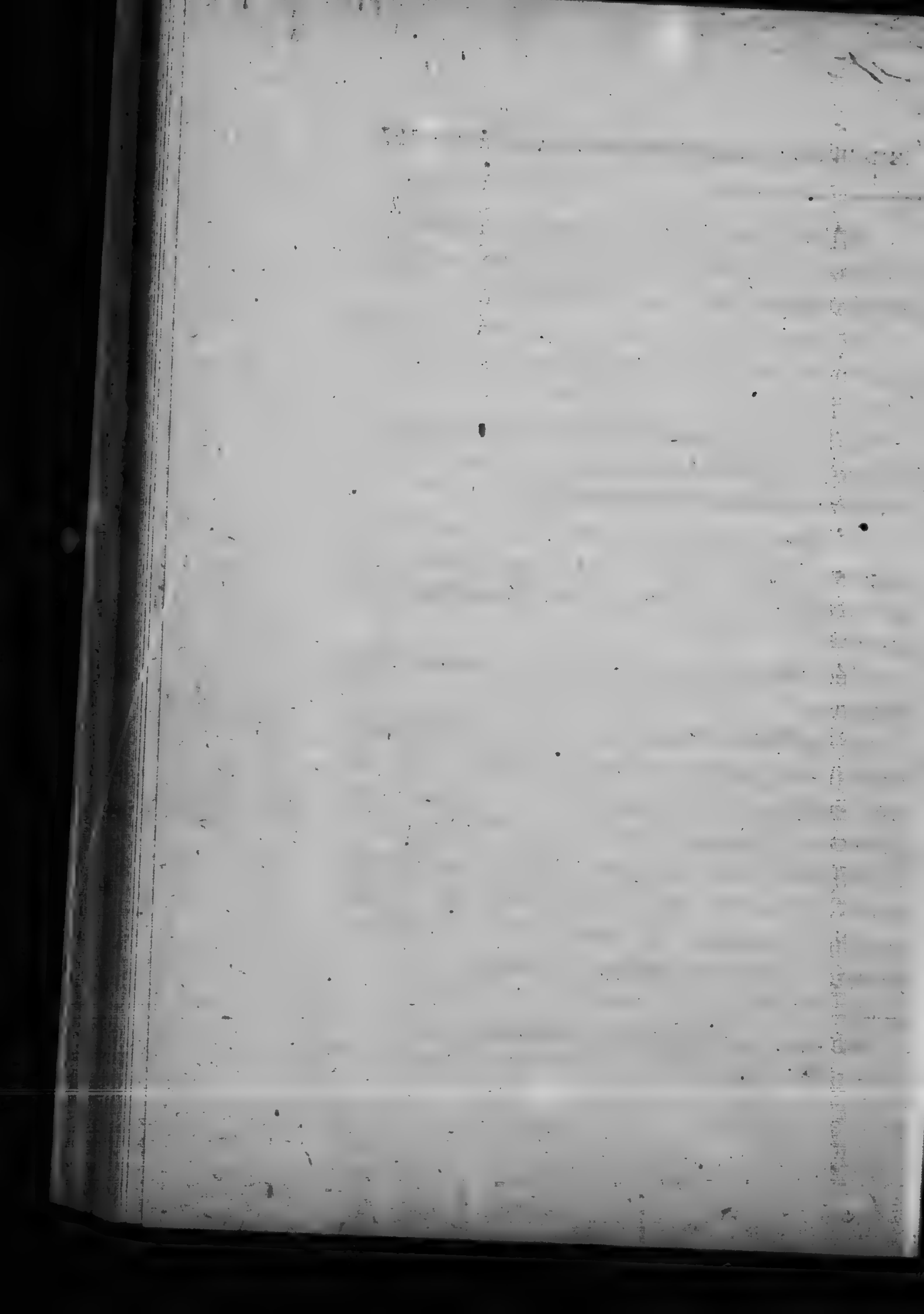
—"Mais allez donc chez un coiffeur, suggéra quelqu'un. Ces gens-là sont si habiles à coiffer les uns en décoiffant les autres !"

Idée géniale, en effet ! Confusion des savants !

Le coiffeur du coin n'a qu'à pratiquer une toute petite ouverture dans le fond du casque, y introduire un copieux et odorant shampoo au ricin, qui baigne et lubrifie le cuir chevelu, inonde la figure, amollit les oreilles, radoucit le nez, et le casque prussien abdique et cède enfin comme une couronne de kaiser !

---

N.-B.—Fait principal authentique, décembre 1918.



# MARINES



# YACHTING ET CATARACTE

C'était au temps où le grand Honoré Barras, de Lévis, pouvait encore en imposer, par sa stature et son verbe, à nos opinions de gamins, sur tout ce qui avait rapport aux glisseurs et traîneaux, en hiver, et aux chaloupes et yatchmen, en été.

Hélas ! il faut remonter dans nos souvenirs à un bon demi-siècle, pour retrouver ce bel âge et ses amusements !

A cette époque, la falaise de Lévis, à partir de la Côte Labadie, ou, avec plus de précision, à partir de la grande clôture blanchie du couvent, jusqu'aux premiers emplacements de Bienville, c'était la *Commune*, qui venait d'être divisée en lots à bâtir, tous jalonnés de fortes bornes peinturées en rouge, sur lesquelles

le nom du propriétaire, J.-B. Renau
mettait à l'épreuve nos savants fra
émoulus de l'école primaire.

La Commune avait été jusque-là
territoire de nos aventures, notre maqui
où rien ne manquait à la couleur local
pas même les bandits sous la figure d
matelots avinés, surtout le dimanche
Mais la main du progrès et de la civilisa
tion venait d'y passer ; la hache ava
pratiqué de larges brèches dans les épai
taillis d'aulnes et de noisetiers, poussé
depuis la conquête, tout le long de l'an
cienne tranchée ouverte, paraît-il, pa
les troupes anglaises, lors du siège d
Québec. La tranchée elle-même n'avait
elle pas à demi disparu sous le soc de
terrassiers, pour laisser passer, larges
planes et droites, les nouvelles rues Fraser
Déziel, etc. ? Il y avait bien déjà sept o
huit maisons sur la première de ces rues
tout au bord de l'escarpement, dont quel
ques unes même antérieures à la verba
lisation. Je les compte encore, de l'ouest
à l'est, par les noms de leurs propriétaires

les Thomas Guénard, M. Thériault, Filteau, J. G. Barthe, Létourneau, plus tard l'abbé de Gaspé, Ls. Bourget, Jean Nadeau et Gelley. Après cela, ce n'était plus la Commune, mais le domaine Fraser et la Petite Route, aujourd'hui Bienville.

Les jours de congés, réunis sur le "Bord de la Côte", nous avions pour amusements, entre autres, celui de discourir sur les va-et-vient de la nombreuse flottille de remorqueurs, au service de la flotte marchande alors considérable qui encombrait le port de Québec. C'est que nous les connaissions bien tous, ces puissants bateaux à vapeur, depuis le *James Mackenzie*, à double cheminée et double balancier, qui montait à lui seul ses six navires à Montréal, jusqu'au *Margaret*, si rapide et si gracieux ; *l'Alliance*, le *Mersey*, le *Powerfull*, le *Saint-Roch*, à la sirène terrifiante, etc., etc., sans compter les passeurs et caboteurs, *Notre-Dame-de-la-Victoire*, *Grosse-Ile*, *Artic*, *Tiger*, *Express*, *Saint-Georges*, etc.

Quand Honoré Barras voulait bien
trouver là, allumer sa pipe, étendre so
importance de six pieds trois pouces su
le gazon, répondre à nos questions
décider nos différends, comme arbitr
suprême, ce qui nous flattait beaucoup,
était mieux écouté que notre maître d'écol
Potvin. C'est qu'il nous paraissait tan
s'y connaître, le grand Honoré Barras
Sans trop savoir quel avait pu être so
métier ou sa profession, nous le tenions
pour une autorité infaillible sur tout c
qui concernait la vie maritime du port.

Se faisait-il, par exemple, une course
de chaloupes ? C'était grande jubilation
pour nous de lui entendre dire que cette
belle chaloupe, aux plats-bords noirs et
aux fonds rouges, qui contournait la
première sous ses quatre voiles blanches,
la bouée d'arrivée, en face de la douane,—
il n'y avait pas à s'y tromper,—c'était
celle de Beaulieu, du chantier Russell ;
l'autre, verte, avec des pavois petit-
jaune-frêne, c'étaient les gens de Saint-
Laurent de l'Ile, pas battables pour

construire et mener ça ! Les vrais bateaux de course qui filaient là-bas dans le courant, comme des steamboats, avec leur immense misaine dépassant la poupe de dix, quinze pieds et plus, c'était : *La Mouette*, le *Black Hawk*, le *Shannon*, le *Dauntless*, l'*Emérillon*, le yacht de M. Laverdière, prêtre du séminaire. Et si, après tout cela, nous arrivions en retard au souper de famille, notre excuse était prête :—"Vous savez, maman, c'est la chaloupe de Beaulieu qui a gagné la course. M. Honoré nous l'a dit."

Ces connaissances ainsi gratuitement acquises en sport nautique devaient toutefois, avec notre besoin d'activité et de mouvement, s'accuser bientôt d'une manière plus pratique. Mon oncle Maximin, pilote sur le Saint-Laurent, qui avait beaucoup de loisir en hiver, frabriquait bien de très jolis barques et navires à mettre sous verre, mais jamais dans l'eau. Certains d'entre nous, dont les parents manipulaient beaucoup d'argent, avaient

bien des goélettes et autres unités, creusées toutes rondes dans un morceau de pin sans nœuds, gréées de focs, misaines et grandes voiles, qu'on mettait à flot,—rien que pour voir,—dans le tonneau qui recevait les eaux du toit, au coin de la maison. Mais, voyons, était-ce là naviguer pour en parler avec le grand Honoré?

Aussi, jugez bien de notre épatement et de l'évolution qui allait se produire dans nos amusements, lorsque notre grand ami nous arriva, un jour, tenant précieusement dans ses larges mains un yacht, un vrai yacht de course, toutes voiles dehors, qu'il avait habilement taillé, façonné, gréé, pour donner suite à ses théories, suivant toutes les règles de l'architecture navale et le gabarit spécial de *La Mouette*, œuvre du Dr Philippe Wells.

Ce fut à la fois un succès et un entraînement. Après quelques essais des plus heureux dans les estacades Forrest, sous la direction du constructeur lui-même, la réputation de ce fin voilier fut établie

sans conteste, et Honoré Barras trouva acquéreur dans la personne de notre camarade William Jacobson, lequel, sans aucune formalité d'enregistrement à l'amirauté, n'eut qu'à lui payer cinquante sous.

Armateurs et flottille étant prêts, il ne nous manquait plus qu'une chose ; de l'eau pour naviguer. Car il ne fallait pas parler aux mamans de la rue Wolfe de laisser leurs enfants s'en aller caboter tous seuls à la grève.

C'est alors, puisque la nécessité est, dit-on, la mère des arts, que l'on vit se révéler, parmi nous, de vrais ingénieurs de ponts et chaussées.

Rien pourtant n'était plus simple !

Le grand ruisseau de la Commune, juste en face de la maison du père Létourneau, voulait bien, sur un quart d'arpent peut-être, obliquer au sud-ouest avant de dévaler du haut de la falaise, à quelques pas du grand escalier, qui n'était peut-être pas encore construit, et gagner le fleuve en passant, torrentueux

ou placide, sous le ponceau du chemin public.

Or, ne suffisait-il pas de l'endiguer, au bon endroit, d'en retenir les eaux le long de la rue Fraser, au moyen d'un barrage de cailloux roulés et de bonnes *couennes* de gazon taillées à la pioche dans le champ voisin ?

Ce fut l'œuvre d'un seul jeudi. Les eaux refoulées du ruisseau noyèrent, il est vrai, le fourré d'aulnes et d'aubépines au sud ; mais le bassin, ouvert aux brises de l'est et de l'ouest, s'étendait suffisant pour nos courses directes et régates corinthiennes.

Sans doute, sans doute, il restait toujours certains problèmes théoriques et pratiques à résoudre ; à étudier les mauvais parages, l'action des courants établis par les déversoirs du trop plein, les rumbs de vent à déjouer sous les branches de l'aulnaie. Mais la science nautique, c'est tout cela ! A quoi bon les entretiens avec le grand Honoré, si l'on ne s'y retrouve pas mieux que tout le monde ?

Toutefois, malgré l'expérience, le jugement et les bons conseils, la navigation offrira toujours de l'impromptu et de l'incertain. Le remblai de la rue Fraser, c'était la jetée, le point des départs et des arrivages aussi. Mais sur l'autre bord, en face, les taillis noyés, il faut l'avouer, constituaient une plage fort malsaine ; espèces de syrtes, non de sables mouvants, mais de feuillage, où, plus d'une fois, s'enchevêtraient piteusement coques, voilures, guis et boute-hors. Quand on cinglait de la jetée, bâbord amures, avec le vent d'ouest, sous un bon tiers de barre donné d'avance, une saute de vent momentanée, un roulis intempestif causé par la chute d'un simple caillou dans l'eau avait-il pour effet d'entraver la manœuvre préconçue, le vaisseau, au lieu de revenir au vent, filait tout droit dans les syrtes.

Ah ! si l'on avait pu tenir à bord un équipage intelligent pour amurer au besoin et ramener au vent à plein lof ; mais non ! Et deux moyens seulement s'offraient à nous de dégager la cale perdue.

Le premier, c'était d'agiter l'eau fortement sous la poupe, par exemple, à l'aide de quelques projectiles, de manière à faire abattre le bâtiment, de l'arrière, et permettre au foc de prendre le vent sur tribord. Une torpille factice lancée avec précision aurait eu pour le moins cet effet ; or si la torpille n'était pas encore inventée, nous avions dans les déblais de la rue neuve une ample munition de petits cailloux, ronds ou plats, qui, habilement projetés, faisaient parfois merveilles. Mais le plus souvent, les choses allaient plutôt de mal en pis. Les projectiles trop nombreux, sous des mains indisciplinées ou des yeux mal-intentionnés, atteignant le vaisseau, les uns dans ses œuvres vives, les autres en pleine voilure, le rejetaient de Charybde en Scylla, au grand déplaisir et dommage du propriétaire qui eût alors cédé pour un rien tous ses intérêts maritimes.

Un armateur moins pusillanime et plus tenace, dans le même embarras, s'avisa

un jour de chercher quelque autre expédient et trouva le deuxième moyen.

Sur deux planches épaisses, soustraites au trottoir du voisinage, reliées par une cordelle, on le vit s'embarquer bravement,—*Illi robur et aes triplex*,—et s'en aller sous les poussées d'une longue perche relever la nef malencontreuse.

A dater de ce jour commence un nouveau chapitre dans l'histoire de nos amusements nautiques.—Nos goélettes, nos yachts, nous les envoyions tout exprès dans les syrtes, pour avoir le plaisir de traverser l'étang sur le radeau improvisé. A tour de rôle, il fallait tenter l'aventure. Après quoi, nous nous en vantions comme l'on fait aujourd'hui d'une envolée en aéroplane. Cependant la manœuvre n'était guère compliquée.

On appuyait la perche sur le fond boueux, en se tenant bien d'aplomb, un pied sur chaque planche, assez instable, du reste. Si l'une enfonçait trop, sous quelque pression ou mouvement inconsidéré, vite, on sautait sur l'autre qui enfon-

çait davantage. Comme résultat pra
que, il restait bien la menace de quelqu
gros mots, au logis, avec une paire
chaussettes à tordre et des bottines
cirer pour la classe du lendemain. Ma
va-t-on sur l'eau sans qu'il en coûte ?

Combien de fois, ensuite, nos peti
vaisseaux sont-ils restés oubliés, affalé
pendant que toute notre attention
portait sur le passeur acrobate ! Nou
venait-il à l'idée de faire de ce derni
le point de mire de notre tir au caillou
Il savait riposter au moyen d'embrun
soulevés à grands coups de perche dan
l'eau. C'était un nouvel amusement
Et nous en étions venus comme à mépri
ser le plaisir enfantin que nos petits vais
seaux nous avaient procuré. Une foi
qu'ils étaient lancés maintenant, l'homme
du radeau, au milieu de l'étang, prenait
plaisir à leur faire la mer très dure, non
pas à la façon du vieil Eole, en soufflant
dessus à pleins poumons, mais en sautant
comme un satyre sur ses planches flot-
tantes, ce qui soulevait, jusque dans les

golfes les plus profonds, une vague capricieuse et maligne, où il n'était pas même possible de tenir à la cape.

Enfin, un jour, ce fut bien autre chose ! La mer ainsi courroucée dans sa plus grande profondeur, sous sa trop forte poussée fit s'écrouler le barrage de bonnes couennes et de cailloux roulés.

O cataclysme ! Tout notre océan, comme un fauve dont la cage s'ouvre, bondit en hurlant pour aller se précipiter du haut de la falaise.—Nous y étions rendus avant lui, pour voir comment il allait s'abîmer, vertigineux, dans le précipice.

Au pied du cap, les ménagères du voisinage avaient accoutumé, en ces jours d'été, de faire leur lessive en plein air. Il y avait là, au pied des assises de schistes ou de granit, sur les bords silencieux d'un ruisseau affectant des airs de pastorale, séchant commodément sous l'ardeur du soleil, des cages de bois de four cassé menu, des seaux, des cuves, du linge blanchi sur des cordelles.

Tout à coup, la force acquise dans le[s] course projette comme autant d'aérol[i]thes, de la cime du cap et d'une avalanch[e] d'eau sale, couennes et cailloux qui vole[nt] dans l'air, pour s'abattre sur ce paysage,– telles les harpies sur les tables d'Enée,– et souiller impitoyablement tout le trava[il] des lavandières. Les cages de bois s[e] sautent et s'éparpillent, les mouchoir[s] et les chemisettes se tordent maculés su[r] les cordelles, et une cuve surprise au repo[s] sur le bord du ruisseau inoffensif, flott[e] tournoie et s'en[ga]ge sous la rue dans l[e] canal qu'elle o[b]strue. L'eau monte [e]t s'épand au ras des maisons, les femme[s] crient, les hommes tempêtent ; on regar[de], on lève des poings menaçants vers l[a] cime du cap.

Mais nous étions déjà partis ; c'étai[t] l'heure du souper !

Quelques jours plus tard, puisque tou[t] passe et tout s'oublie, nous songeâme[s] très sérieusement qu'il n'y aurait plu[s] ni inconvénient, ni danger, du côté de l[a]

basse-ville, à restaurer la digue. Des cailloux, il y en avait encore ; le champ gazonné, il était toujours là. D'une seule corvée du jeudi, l'œuvre fut terminée, avec amélioration. Car l'expérience s'acquiert, et le barrage, cette fois, plus haut d'un pied ou deux, refoulerait les eaux jusqu'à la rue transversale.

Ces calculs bien faits, les travaux conduits avec compétence justifièrent toutes les prévisions. La navigation recommença plus attrayante que jamais.

Cependant, il fait bien chaud sur les hauteurs de Lévis. Quand on avait bien joué au bord de l'étang, il fallait aller se reposer à l'ombre des senelliers, sur le cap. O alors ! les réminiscences ; les rires, mystérieux pour ceux qui n'avaient pas assisté au cataclysme ; un récit discret, entre amis, de ce qui s'était passé ; tout cela nous donna un jour l'envie de recommencer.

Ce ne fut pas long.

Quelques bons coups de sape au bas
la digue, et c'est fait. Reculez-vous !

Encore une fois, hélas ! il y eut gra
désarroi au pied du cap. Encore u
fois les malédictions montèrent, d'abor
et quelques figures rébarbatives ensui
vers les demeures déjà opulentes et pla
des de la rue Fraser.

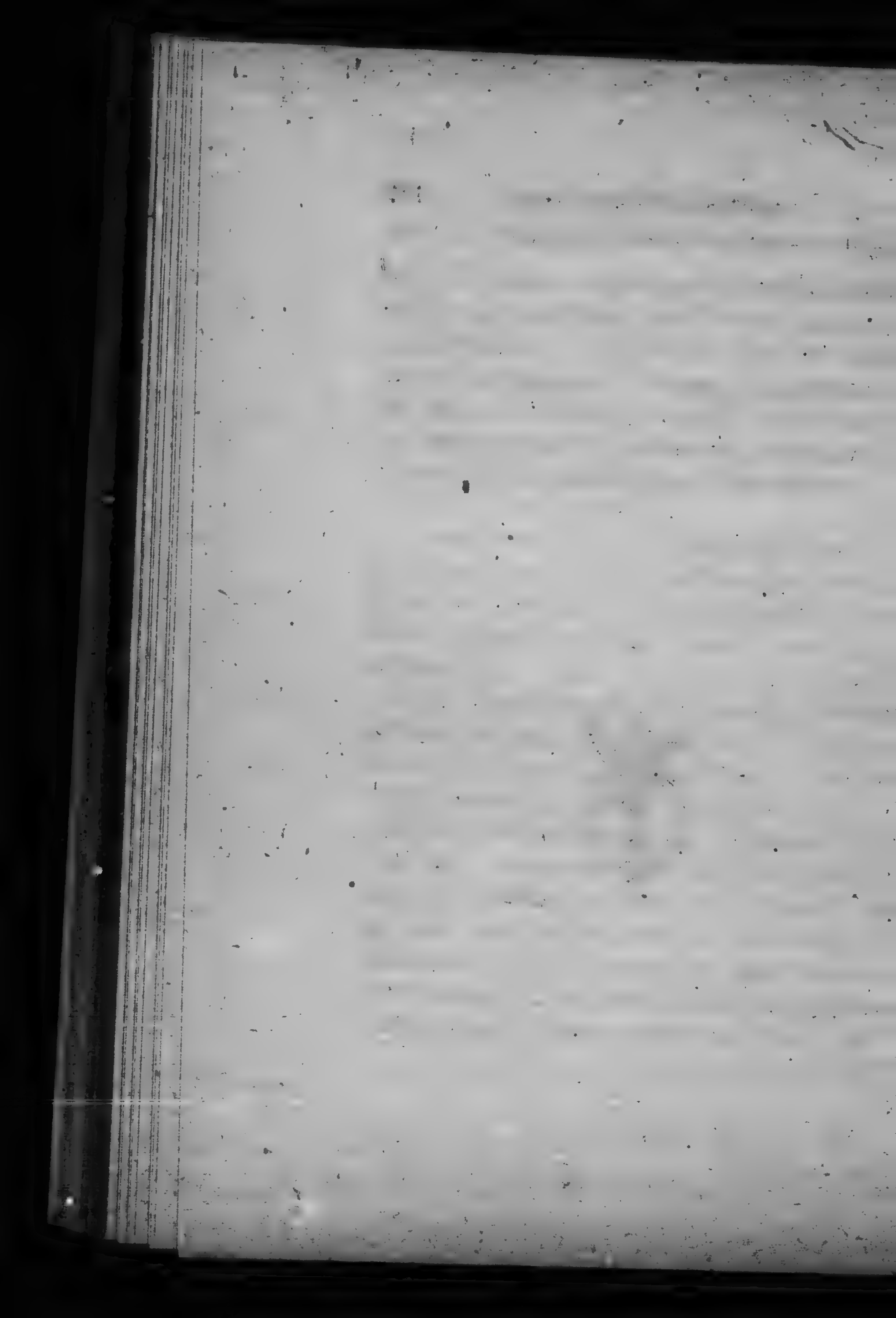
Cela n'empêcha pas toutefois, un p
plus tard, la reconstruction du fameu
barrage. Car, après tout, n'aurait-il p
fallu démontrer chez nous, malice
volonté ?

Vous dirai-je encore que cette troisièm
écluse finit aussi par céder ? Je vous
laisse à supposer. Nous y trouvions tou
jours tant de plaisir émotionné.

Or si vous voulez savoir comment tou
cela finit, les gens d'en bas, de plus e
plus exaspérés, au lieu de creuser u
lac Moeris quelque part, pour obvier
ces crues absurdes du ruisseau de l
Commune, s'en allèrent tout simplemen
porter plainte au conseil de ville. E

celui-ci dépêcha sur nos bords le seul constable qui veillait alors à la sûreté de Lévis, homme rien moins que yatchman et ingénieur de ponts et chaussées, le père Caron, pour nous enjoindre, au nom de Sa Majesté, démolition péremptoire et perpétuelle de toute nouvelle œuvre ! !







# UN DUEL A HALIFAX

L'oncle Eusèbe n'était peut-être pas aussi menteur qu'on voulait bien le croire et le dire au village, mais il avait, c'est bien certain, une imagination pour le moins méridionale, et il en usait largement dans ses récits de vieux marin, au milieu des siens. Philosophe sans le savoir, il tenait la vérité pour relative comme la beauté. Avec de l'instruction et de la culture littéraire, serait-il devenu académicien, l'ornement de nos lettres canadiennes ? C'est fort possible. Cependant, chez lui et dans l'orbe de ses moyens, il ne réussit qu'à s'élever, tout au plus, comme un point de comparaison, et l'on disait, quand on voulait être précis : "Menteur comme l'oncle Eusèbe".

Bien des gasconnades lui avaient édifi
cette réputation ; mais, entre toutes
il n'en était peut-être pas de plus topiqu
que le récit d'un fameux duel crânemen
accepté, un jour, avec un Français de l
vieille France, sur l'une des jetées du por
de Halifax, à la Nouvelle-Ecosse.

—"Ecoutez, vous autres, les terriens
Si vous ne voulez pas croire ce que j
vais vous conter, là, quiens ! vou
n'aurez qu'à en parler à mon frère Théo-
phile. Il n'y était pas, comme de raison,
mais je lui ai tout conté çà, tel que c'es
arrivé, tout de suite après, sur les entre-
faites !

"Je gouvernais pour faire le grand quai
de Halifax. Et je ne voulais pas, ça
se comprend, avoir l'air d'aborder à la
perche, par rapport qu'il y avait du
monde plein le quai, qui me regardait
terrir. Vous ne savez pas ce que c'est,
vous autres, une goélette. Ce n'est pas
comme une charrue au derrière d'une paire

de bœufs. Ça ne s'arrête pas en criant : Oua !

"Amène petit à petit de la voile, quiens ben ! quiens bon ! mais il nous reste toujours de l'erre avec les courants, c'pas ! et je cogne un petit brin du bossoir en faisant le quai.

—"Oh ! ça, capitaine, tu t'es cogné le nez", me dit, au bord de tout ce monde qui se trouvait là, un grand français en veste blanche.

"Guienne! Français, que je dis ; avec c'te brise-là, je te le cognerais ben à toi aussi.

"Eh ! mon ami. Je ne croyais pas qu'il était aussi prime. Le voilà qui se rebiffe et ne veut pas entendre la risée. Je n'étais pas sitôt monté sur le quai qu'il s'amène pour me donner la main, en disant :—"Volontiers, capitaine, n'oublies pas que c'est pour tantôt ; le temps d'aller prendre mon outil pour vous en découdre une décimètre !"

"J'étais pas mal interloqué, comme vous pouvez penser. Son outil, je n'a-

vais pas compté là-dessus, et j'aurai bien mieux aimé me servir des deux outil que je manie tout seul au bout de me bras, comme du monde. Mais bouge pas ; ces Français-là, c'est traître. Ave eux autres, c'est tout de suite la saigné ou la mort. N'importe, c'était dit et j n'avais pas de temps à perdre. Je des cends dans ma cabine où, par bonne chance, je tenais bien accroché mon grand sabre d'acier flambant que je vous ai déj montré. Comme on ne sait pas ce qui peut arriver, je me mets tout de suite à le repasser sur ma pierre à rasoir : sing ! sing ! sing ! En cinq ou six coups, tout le morfil s'en va, et mon outil à moi aussi reluit comme un miroir.

"Au bout d'une demi-heure, voilà mon Français qui ressout. Pas besoin de vous dire que tous ceux qui l'avaient entendu se vanter étaient restés là pour voir ce qui allait se passer, et s'il y avait du monde ! C'était noir tout partout. Comme de raison, je ne m'attendais pas à ça, je n'étais pas habillé pour tous ces sparages.

Quand même ; je n'étais toujours pas pour lui demander pardon. Je garde mon gilet bleu en laine du pays avec une bonne *sling* autour du corps, et je grimpe sur le quai, mon grand sabre à la main, qui faisait loucher tout le monde. Quand le Français l'aperçut, lui qui avait emporté une épée toute courte, avec pas plus gros que mon petit doigt d'allumelle, il a bien vu que ce n'était pas assez solide pour contrebarrer mon sabre, et il est reparti comme une flèche en criant :

—"Le sabre de cavalerie, fort bien, ça me connaît, capitaine."

"Puis, je le vois revenir avec un autre outil, comme il disait, d'une bonne moitié plus long et plus large que le mien.

"Il y avait là toutes sortes de monde, des Canayens, des Anglais, des Ecossois, des Irlandais, des Américains, des Français de Terreneuve et peut-être bien des nègres de la Jamaïque. Vrai ! de me voir tout fin seul au milieu de tout ça, pas d'autres connaissances que les trois hom-

mes de mon bord, j'avais quasiment souleur.

"Le monde se recule devant nous deux et se met tout autour. Quand même j'aurais voulu me sauver, je ne l'aurais pas pu. Mais je n'y pensais pas, vous comprenez bien. Le Français, qui portait une espèce de mantelet par-dessus sa veste blanche, d'un tour des deux épaules fit tomber tout ça avec sa chemise et se trouva tout nu jusqu'à la ceinture. Il me fit signe d'en faire autant, si je ne craignais pas les frissons, qu'il disait.

"J'ai bien vu qu'il voulait me gouailler par rapport à mon gilet de laine. Aussi, je n'ai pas pris de temps à me rabattre aussi moi jusqu'à la ceinture, en serrant les poings fort pour lui faire voir que j'avais du muscle.

—"Au premier sang, capitaine, n'est-ce pas?

—"Au dernier aussi, que je dis, si vous voulez.

"Et tout de suite, le voilà la main gauche en l'air, au-dessus de la tête,

tandis qu'il frappe du pied, comme pour me faire peur, et de la main droite fait tournailler son sabre qui sille dans l'air.

—"Faut pas demander si je me tenais sur mes gardes. Comme de fait, il va pour m'en donner un coup droit en plein sur la tête. Je le repare, comme de raison, et son sabre barôde à côté. Puis, je ne perds pas de temps; je gaffe mon sabre à deux mains et, de toutes mes forces, j'y en donne un coup au-dessous de l'oreille, au ras de l'épaule. Hein !

"Le Français part pour rire, mais il blémit en me disant :

—"Tu fesses pas fort !"

—"Non, que je dis, je fesse pas fort ! Escoue-toi donc la tête, voir !

"Il va pour s'escouer la tête, elle tombe par-terre. Je l'avais coupée nette !"

---

Sur ses vieux jours, l'oncle Eusèbe, comme tant d'autres, vivait de souvenirs. Il aimait encore à répéter les gasconnades qui l'avaient tant amusé dans sa jeunesse.

Un soir, qu'il fumait sa pipe sur le pas de sa porte, deux étudiants en vacances, dont l'un était étranger, s'en viennent pendant quelques instants l'entretenir. L'un deux est fils de Français, et son ami, après lui avoir raconté le duel de l'oncle Eusèbe, se risque à venir le présenter au vieil original.

—"Oncle Eusèbe, lui dit-il, le père de mon ami que vous voyez ici avec moi est un vrai Français de France."

Le vieux, jamais lent à saisir la mouche, quand il y avait à rire, et comprenant bien ce qu'on lui demandait, de répondre tout de suite, imperturbable :

—"Eh bien ! moi, monsieur, comme vous me voyez, j'en ai tué un de votre lignée.

—"Ah ! contez-nous celà, oncle Eusèbe !"

Et va donc la narration du duel sur le grand quai de Halifax ! Mais c'est une édition corrigée, épurée. Il n'y a plus d'apostrophe au Français qui veut rire et qui blémit ; plus de coup de théâ-

tre avec cette tête qui parle après décollation.

—"Mais, mon oncle, ce n'est pas tout, cela !

—"Oui, mon cher, tel que c'est arrivé, pas autre chose.

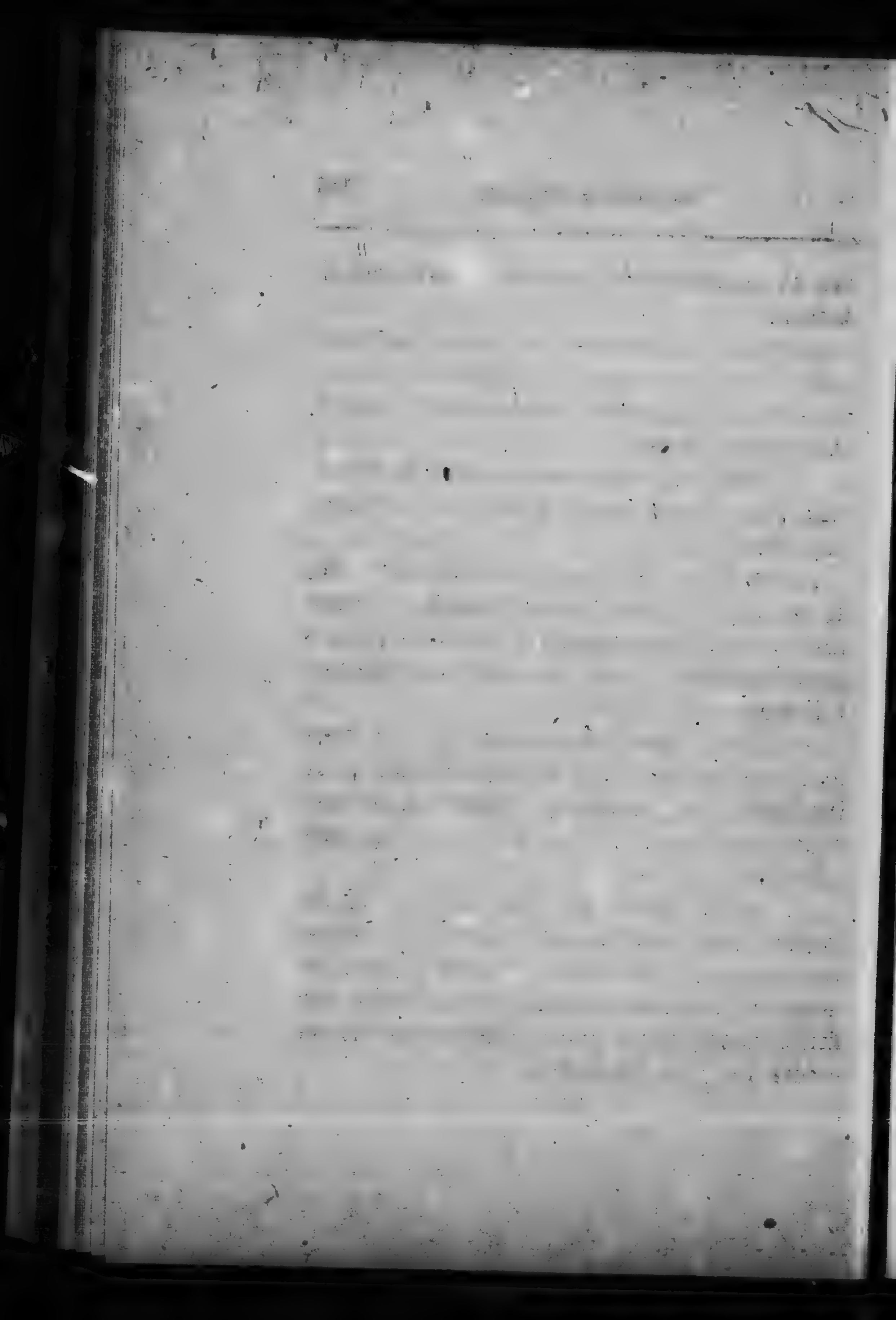
—"Mais, allons donc, la tête du Français qui disait toute seule : Tu fesses pas fort !"

Alors, l'œil de l'oncle Eusèbe s'égaie. Il en a fini, de ces bonnes charges. Avec une complaisance assagie, pour ces jeunes gens instruits, il met de côté ses rengaines folichonnes :

—"Non, non, mon cher, je t'ai tout dit. Je le racontais comme ça ici pour les habitants ; mais, ça, pour toi, je vais te le dire,—ça...(plus bas)... c'est pas arrivé."

Et voilà comment vous étiez prié de croire que tout le reste était la vérité toute pure. Ou bien, à force d'en faire accroire aux autres, l'oncle Eusèbe en était venu, trop juste châtiment, à se croire un peu lui-même.

---





# LA "SWALLOW"

Les romanciers à la mode et les poètes plus ou moins inspirés auraient peut être osé l'appeler barquerolle ; les caboteurs du Saint-Laurent en auraient parlé comme d'un très vulgaire canot du bord ; mais nous la nommions tout simplement: La *Swallow*.

C'était l'embarcation qui faisait l'orgueil et l'amusement de notre colonie de vacance, à Kamouraska, il y a près d'un demi-siècle ; la plus fameuse des unités de la flottille qui mouillait alors près du grand aboiteau, à l'embouchure du ruisseau aux eaux stagnantes et aux senteurs sulfureuses.

Avec ses douze à quinze pieds de quille, son bordé à clin, ses façons et ses lignes

plutôt sévères, ses fonds aplatis et ses plats-bords privés de toute cambrure, personne n'aurait pu jurer qu'elle ne tenait pas un honorable milieu entre le svelte esquif et l'informe gabare. Je sais même certain vieux de Saint-Laurent, de l'Ile d'Orléans, où l'esthétique navale est très avancée, qui aurait pu dire encore à son aspect :

—"Si c'est pas une vraie honte de voir ça le long d'un quai "!

La *Swallow* se tenait plutôt le long de l'aboiteau, dans les hautes herbes de grève, les marais salants et croupissants, où il lui était facile de se vautrer mollement, sans rien laisser de sa douteuse solidité sur l'arête des crans, par les fortes bourrasques venant du large.

Ce n'était pas une barque à régates, non. Et il n'était pas d'usage non plus d'y établir aucune sorte de voilure, si ce n'est occasionnellement, lorsqu'une brise passagère et propice nous invitait à lui offrir, debout et intrépides, le pan de nos vareuses improvisées, sans autre amures

que la pincée de nos doigts gourds et l'envergure de nos deux bras tendus comme des guis de fortune.

Mais lorsqu'au flot montant d'un beau soir, sous l'effort vigoureux et enjoué de quatre bons rameurs, elle striait de son étrave le miroir rutilant de l'onde endormie, c'était plaisir de voir chaque coup de pale laisser, à des distances toujours croissantes, se creuser un tourbillon verdâtre où brillaient tantôt les derniers feux mourants du soleil.

La *Swallow* et son équipage ont aussi couru les vrais périls de la mer. Il ne nous suffisait pas de la voir, comme l'oiseau gentil dont elle portait le nom, raser de sa course et du battement de ses rames, la bordure malsaine des crans de la rive.

Cet équipage composé au hasard des amitiés et de la villégiature, ne laissait pas d'être un peu disparate et de réunir des caractères fort différents. On y comptait trois Jos, un Achille, un Théo, un philosophe et Tit Pite. Des Jos, l'un à la figure anguleuse, au nez trop fortement

dessiné, à la parole traînante ou sarcastique, avait déjà fait une course ou deux en goélette dans les eaux du golfe, et par conséquent, se laissait appeler Jos-le-Marin. Le deuxième, grand, robuste et fort, travaillant au besoin comme garçon de ferme dans le voisinage, méritait bien d'être surnommé Jos-l'Habitant, et l'autre, maigre, petit, au teint basané, aux mouvements brusques, à l'âme ardente mais au verbe plutôt timide et saccadé, ne se fâchait pas davantage parce que nous disions de lui : Jos-le-Vif. Achille, frère de Jos-l'Habitant, malgré son nom, n'était pas le plus combatif de la bande et riait à tous les vents. Théo venait de la ville et pouvait à pied levé et sans aucune préparation soutenir en second tous les écarts de caractère de Jos-le-Vif. Mais il passait la plus grande partie de son temps, dans sa nature généreuse, à protéger contre autrui, ou à morigéner lui même de ses bonnes taloches, tour à tour son frère, le philosophe, et l'orphelin Tit-Pite. Le Philosophe

était ainsi nommé parce que, le dimanche, il portait le costume du séminaire, se plaisant plus souvent qu'à son tour à faire montre de son érudition et à pointer leurs folies de ses citations latines.

A la soirée, il fallait entendre les propos tenus par ce groupe de jeunesses aux destinées diverses, lorsque, perchées sur la clôture du chemin public ou rassemblées sur le pas de la porte, on y devisait du programme des amusements du lendemain.

Un jour, il fut résolu qu'au petit montant du lendemain matin, la *Swallow* et son équipage gagneraient le large. *In altum ducere*, avait dit le Philosophe, au dernier trépignement, pour ce jour-là, de Jos-le-Vif, qui prit sa course et s'en alla coucher.

Tout de même, à la marée montante du lendemain, ils étaient tous rendus autour de la *Swallow* couchée à bâbord dans les herbes salines. Ils avisaient, en premier lieu, aux moyens d'établir une soute aux vivres, où placer, hors d'atteinte de l'eau

de mer, ceux de la dinette qu'un chacun avait apportés du logis.

Mais précisément, ce nétait pas un problème facile à résoudre que de trouver dans la *Swallow* un endroit à l'épreuve de l'eau de mer ; car nous avions coutume de dire que la mer montait dedans. Et l'un des membres les moins importants, les moins occupés de l'équipage n'était assurément pas celui qui, durant la course, s'employait constamment à rejeter pardessus bord l'eau qu'il puisait sous nos pieds, à grandes tassées de trois chopines.

Ce défaut de construction qu'il fallait bien reconnaître à la *Swallow*, en dépit de ses qualités, nous obligeait à des radoubs répétés, surtout à la veille des excursions lointaines. Pour cela, nous apportions, qui, un bout de filin à défaire, qui, une couple de vieux couteaux de table soustraits à la cuisine, quelques morceaux de brai ou de poix empruntés je ne sais plus où, puis nous allumions un feu de copeaux entre deux cailloux

pour liquéfier le badigeon, et va donc le calfatage.

Ainsi radoublée et badigeonnée de frais, la *Swallow* n'attendait plus, ce jour-là, que le point de la marée pour partir. Au besoin, elle pouvait le devancer un peu en se laissant traîner à force de bras sur la cale tantôt gluante et tantôt desséchante des vases et des herbes marines. Ce n'était pour l'équipage bien en train qu'un plaisir viril de plus à se donner. Quand, au dernier effort, la bonne barque plongeait de l'avant sous notre poussée pour reprendre gracieusement son assiette sur celle de l'eau, on aurait dit qu'elle se plaisait, comme une maman complaisante, à voir toute sa famille de gamins lui sauter sur les genoux.

Puisque c'était son droit reconnu, Jos-le-Marin prit le commandement, c'est-à-dire la meilleure place à l'arrière, tandis que les autres, moins le Philosophe et l'enfant, en vrais galériens, garnirent les bancs de rameurs.

"—Mes petits cœurs, dit le Marin, n'oubliez pas que si le temps est beau, la mer propice, vous serez exposés aux périls du long cours. Quand vous ne verrez plus que le ciel et l'eau, si vous tenez encore à revoir des vivants, c'est votre capitaine qu'il faudra regarder."

Sur ce, Théo se mit à chanter :—

—"Ah ! quel nez !

Tout l'monde en est effrayé !"

Ce fut notre première imprudence, car aussitôt Joe-le-Marin, jouant le gabier pas pour rire, tordit discrètement entre ses dents un bâton de réglisse, mit une main ferme à la barre du gouvernail, puis entonna de sa voix traînante et nasillarde sa trop dolente barcarolle d'accoutumée: "*Isabeau se promène*".

Le philosophe en eût déjà pleuré d'ennui, du regret de se voir parti, et du désir rageur de l'envoyer aussi promener à tous les diables ; mais il faisait si beau temps ; ses autres camarades paraissaient si gais et tant jouir de cette allégresse des esprits et des choses...

On gagna ainsi, à une couple de milles du rivage, l'Ile-Brulée, où il est si agréable, sur la falaise du nord, d'établir un foyer et faire la popote dans un creux du rocher, à l'orée de la grande futaie, dont le nom de l'île commémore la flambée de jadis. Le lit du fleuve s'y déprime au ras du rivage, s'y creuse en un abime où il n'y a pas de fond, diront les marins d'eau douce, et où les marsouins viennent nombreux prendre leurs ébats, en des plongées apparemment à pic et vertigineuses, tout comme si réellement il n'y avait pas de fond.

La journée se passa rapidement pour nous en occupations multiples ; pêche, bain, réfection, cueillette de baies sauvages, et en amusements si variés et si absorbants qu'après les sept heures révolues du jusant, lorsqu'il fallut, aux premières heures du flux nouveau, appareiller pour le retour, nous fûmes tout surpris d'entendre Jos-le-Marin, dans toute la morgue de son savoir et de son importance, nous déclarer que "ça se graissait saloppement dans le nord". Ça le connaissait, ces cho-

ses-là ; c'était un grain, mes petits cœurs, et un "quiauleux".

D'un œil goguenard, il cherchait sur la figure des marins d'eau douce et des terriens, comme il les appelait, l'effet de son inquiétant pronostic. Mais il avait à qui parler.

—"Tu rameras à ton tour, feignant de cambuse", dit l'Habitant.

—On jettera par-dessus bord les bouches inutiles", grinça Jos-le-Vif.

—"Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr", ajouta le Philosophe, qui aurait bien voulu douter de la peur.

Mais Jos-le-Marin n'avait pas lancé son dernier mot.

—"S'il faut jouer de la garcette, mes petits cœurs, préparez-vous au rigodon que Jos-le-Marin va vous faire danser sur le panneau de l'écoutille".

Au fond de l'âme, tous ces fantoches n'étaient pas sans crainte.

On tint conseil—Fallait-il laisser passer ça, et se cacher bien à l'abri sous les grands arbres, ou ne valait-il pas mieux, suivant

l'avis du Philosophe, partir à petite eau, —à l'eau maigre rectifia Le Marin,—et ne pas laisser se creuser une houle trop profonde et trop maligne qui eût dangereusement fatigué la membrure de la *Swallow* ? Car, c'est assez inutile de le dire, notre carène n'en était pas une sur laquelle aucun courtier de marine aurait voulu consentir le moindre prêt à la grosse aventure.

—"Hâle à bord et nage ferme !" commande Le Marin, et nous voilà partis.

Les rameurs, face au nord, veulent bien encore répondre et rire aux ordres facétieux de leur capitaine ; mais il est évident que leur gaieté n'est pas sans mélange et devient nerveuse, à la vue de ces nuages de plus en plus menaçants qui masquent déjà l'autre rive, de ces vagues au ton glauque et à la crête blanchâtre qui accourent bientôt du large derrière la *Swallow* en fuite, et des têtes d'épinettes qui se tordent déjà là-haut, sur la cîme de l'Ile, pendant que la clameur impré-

cise des eaux et du vent, comme celle d'un incendie, bruit autour de nous.

Nos cris d'une joie factice et fanfaronne ne devaient plus qu'ajouter à notre énervement. Jos-le-Marin en profite, et ses commandements traversent le chahut avec les éclairs dans la tourmente :—

—"Pas un mot sur le gaillard d'avant ! Brasse au mât le grand cacatois !"

—"*Incumbite remis* ! risque le Philosophe pour donner à croire qu'il possède encore tous ses esprits.

—"Philosophe ! crie Jos-le-Vif. "Veux-tu ben fermer ça, bout de corde ! Si tu crois qu'il fait un vent à tenir ouvert ton pupitre à latin !"

Et la vague moutonne de plus en plus, l'ouragan décidément déchaîné fait ballonner les pans de blouse du Vif et de Théo qui ont lâché la rame et se tiennent debout, tandis que la *Swallow* sous laquelle il ne reste plus qu'un pied d'eau, dévale et s'ébroue au milieu des touffes d'algues visibles partout sur le fond de sable.

—"*Pete saxa* ! soupire le Philosophe que hantent des souvenirs Virgiliens.

—"Pite, c'qu-c'est ça ! Reprend Joe-le-Marin imperturbable, c'est le rocher de l'Ile-aux-Corneilles, espèce de Philosophe. Et tu demandes ça à cet enfant. Ajoute encore un de tes jurements latins, et je t'enverrai voir c'qu'c'est qu'ça, et s'il y fait sec !

Joe-l'Habitant, dont les bras n'ont pas cessé de manier la rame comme ils font du javelier, s'impatiente à son tour, et d'un bon coup de plat couvre d'un embrun salant la voilure brassée carrée de Joe-le-Vif et de Théo, ainsi que la figure aquiline du Marin, qui ruisselle et grimace.

A une encablure de la pointe est de l'Ile-aux-Corneilles, la brave *Swallow* s'arrêta court, refusa de passer outre, non parce qu'elle cédait aux menaces de la houle et du vent, mais parce qu'il ne restait plus que trois pouces d'eau sous sa quille. Ce fut alors toute une belle mutinerie malgré les objurgations du commandant.

Théo prend l'enfant dans ses bras, saute par-dessus bord et court dans l'eau clapotante, suivi de près par Jos-le-Vif, jusqu'au premier bosquet de l'île où l'on trouve un abri, entre deux rochers, contre la pluie et les fulgurations du ciel.

Le reste de l'équipage les y rejoignit bientôt, après avoir donné du grappin et de la touée à l'embarcation.

Une heure plus tard, sous un ciel rasséréné, qu'elle était belle l'entrée de la *Swallow*, au heurtement régulier des rames sur ses tollets, scrupuleusement synchronisé sur le rythme berceur d'"*Isabeau se promène*" !

A la maisonnée, quand nous arrivâmes, trempés et encore joyeusement impressionnés de notre folle équippée, ce n'est pas sans un secret orgueil de hauturiers qu'il nous plut d'apprendre l'émoi dont nous avions été l'objet. La bourrasque avait peut-être donné encore plus fortement à terre qu'entre les îles. Une grange soulevée sur ses assises, des châssis enfoncés, etc., avaient fait craindre à nos

chers parents que nous ne fussions inévitablement perdus.

Et les bonnes poules du nid ne cessèrent une heure durant de réchauffer de leurs bons soins et de leur tendresse la nichée de canards qui ne le méritaient guère.

* * *

Deux années plus tard, philosophe plus sérieux à mon tour, j'ai revu la *Swallow*. Elle avait pris ses quartiers de vieillesse au fond du jardin, sous les pruniers. Remplie de terre grasse jusqu'aux plats-bords, elle n'avait plus pour équipage que des concombres. Et ma tante qui, pour les faire bien venir, devait promener au-dessus d'elle un plein arrosoir deux fois le jour, ne cessait pas encore de lui reprocher injustement de n'avoir jamais rien valu, tant notre *Swallow* avait toujours bien conservé son ancienne habitude de laisser passer l'eau entre son bordage mal joint.



# LES YACHTS

---

Le moteur à combustion interne, auquel nous devons toute une évolution dans les modes de transport sur terre comme sur mer, a détruit chez nous le vrai yachting sportique. Depuis que l'essence de pétrole a remplacé la brise, la navigation de plaisance est peut-être plus sure, certainement plus à la main, mais combien moins sportique et théorique, j'allais dire artistique !

Maintenant, ce qu'il importe tout d'abord, par un beau ou mauvais temps, de savoir démarrer à coup sûr, c'est le moteur. S'il est de bonne marque et d'un bon prix, il développera la quantité de forces motrices que vous lui demanderez, sous lesquelles l'hélice battra quand même, qu'il vente ou pas, que le courant

chasse ou entraîne, pourvu que la magnéto crache à point son étincelle, et que la goutte d'essence détone. Le nocher, lui, n'aura qu'à gouverner ferme pour éviter l'écueil et l'abordage, et les promeneurs, vêtus ou non à la marinière, qu'à regarder passer l'eau le long du bordage, à humer l'air frais, avec un peu de gazoline brûlée.

C'est déjà beau, direz-vous !—Sans doute.—Mais si le moteur s'arrête, c'est la panne du sabot qui dérive au fil de l'eau, en attendant que l'expert découvre et élimine la défectuosité, dans le processus de combustion, le dosage du mélange détonant, l'induction, l'aspiration, la cylindrée, l'allumage, les paliers, et que sais-je encore ?—au milieu du courant qui rigole, à l'approche du brisant qui ricane, jusqu'à ce qu'il faille au plus tôt jeter la pioche au fond.

Quant à l'architecture et à l'esthétique navales, dont les données scientifiques permettent d'apprécier à bon escient les lignes et les façons d'une carène et d'une

nef voilière ; à l'expérience, au calcul, au juger, qui savent y adapter la voilure de forme et de dimensions voulues ; à la connaissance familière et invétérée du flot caressant ou courroucé ; à la manière habile et sure d'associer à son plaisir la brise qui chante ou d'utiliser la bourrasque qui rage, ne cherches rien de tout cela dans cette commodité pratique et moderne qu'on appelle le yacht automobile.

C'est que nous souffrons déplorablement d'une passion nouvelle, celle de la vitesse, laquelle, au dire de Camille Saint Saens, s'empare même des chefs d'orchestre qui au lieu de battre la mesure cherchent surtout à battre des *records*.

Au point de vue pratique, le tramway et l'auto sont aussi fort commodes, l'hiver, dans nos rues de la ville ; mais que de gens tout de même ont conservé un agréable souvenir des randonnées du Tandem Club.

Le club de yachts de Québec,—des yachts à voiles,—a passé par deux pério-

des bien brillantes de son histoire : il y a cinquante-cinq à soixante ans, avec des amateurs qui s'appelaient Angers, Bossé, Chinic, Sewell, Wells, etc., et, une vingtaine d'années plus tard, avec des amateurs et des professionnels dont les uns ont laissé un souvenir encore vivace et d'autres, hélas ! trop rares, sont encore pleins de vie : les Gregory, Ritchie, Peters, Landry, Auger, Arcand, Thom, Gilmour, Scott, Hethrintgon, Piddington, Shaw, Morgan, Potvin, Morin, Raymond, Lapointe, Emond, Bernier, etc.

Ce yacht de course, vers 1866, était préférablement arméen "sloop". Fin des lignes, aplati et élancé de formes sur un plan de virures spécial, bordé à franc-bord, large de bau et couples très-écartés en poupe, avec un centre de gravité et un centre de carène très-rapprochés, il prenait bonne assiette de flottaison, permettant d'arborer sur son mât unique deux immenses voiles majeures, foc et misaine, que surmontait parfois un hunier triangulaire ou carré, et dont l'équilibre

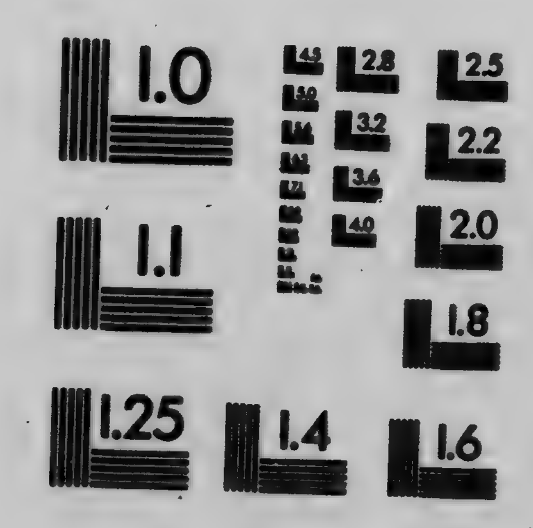
se rachetait à l'aide d'une quille postiche et mobile. Aussi, sur l'allure au vent debout ou au plus près, dans les courants rapides, pinçait-il des pointes que ne pouvaient courir sans abattre les autres petits voiliers. Mais il manquait de volume, de jaugeage et d'espace maritimes, dirait-on pratiquement aujourd'hui. Sur son pont large où les embruns ruisselaient trop librement, la manœuvre devenait parfois de l'acrobatie dangereuse, et la recherche du confort lui fit préférer la "yawl", dont la cabine, mieux aménagée, au riche mobilier et aux cuivres brillants, les deux mâts raccourcis, la voilure aisément réductible et la cuvette sure et spacieuse devaient faire oublier, dans la croisière, tous les avantages de la *racing machine* pour la régate.

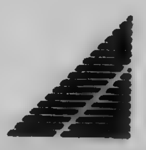
Qui de ces générations presque entièrement disparues n'a pas vu, certains jours, du haut de la terrasse, des remparts ou des jetées, sortir de sa retraite, au môle de la douane, la volée aux ailes blanches grandes éployées de cette gent aquatique,



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

et aux noms caractéristiques, pour un bon nombre, tels qu'en premier lieu, *Mouette*, *Black Hawk*, *Emérillon*, *Alcyon*, et plus tard, *Hirondelle*, *Sarcelle*, *Ospray*, *Curlew*, *Ramier*, *Faucon*, et bien d'autres et des plus célèbres qui pour ne pas avoir à leur écusson ou dans leurs couleurs, de noms aussi suggestifs, ne s'ébrouaient pas moins, comme tous ceux-là et comme des cygnes, dans leur vol rapide, sur les ondes du grand fleuve, en amont et en aval de Québec ; *Dauntless*, *Shannon*, *Wasp*, *Jacques-Cartier*, *Bernadette*, *Montagnais*, *Sérieux*, *Iris*, *Mirage*, *Enid*, *Oenone*, *Onyx*, *Guinevere*, *Yolanthe*, *Yola*, *Muriel*, *Jamboree*, *Albani*, etc.

Quand les journaux avaient annoncé une course de yachts à telle heure, tel jour, vous auriez pu voir, au point de la marée mi-haute, un bateau de charge, tout pavoisé, jeter l'ancre à quelques encablures des quais vis-à-vis de la douane. Ailleurs, un bateau à vapeur également sous pavillons, nolisé spécialement pour

suivre les péripéties de la course, recevait l'affluence des amateurs et des intéressés.

Depuis quelque temps déjà, dans la matinée, à bord des embarcations rivales, enregistrées et annoncées de la veille dans les journaux comme devant prendre part au concours, on chambarde et trime avec entrain pour débarrasser le pont, mieux assujettir les agrès, éprouver les amures, préparer d'avance la voilure supplémentaire ou de fortune que permettra ou nécessitera la brise du jour.

Sur un câble tendu transversalement, du bateau-bouée au rivage, ou entre deux bateaux, autrefois, les yachts, voiles basses mais déferlées, venaient s'embosser à quelque distance l'un de l'autre attendant le signal de partance.

Enfin, le canon tonne. Les aussières qui retenaient au câble l'avant des vaisseaux lâchent prise. Focs et misaines glissent et montent le plus rapidement possible, celles-ci le long du mât bien ciré, ceux-là sur leurs étais et ballonnent au vent en poupe, supposons, tandis

que sous d'habiles coups de barre du gouvernail les nefs évoluent à la fois avec prudence et empressement, pour éviter les abordages ou les malencontres, pour prendre aussi la position la plus avantageuse dans le courant du grand chenal. Puis les fausses quilles remontent dans la carène comme des pattes dans la plume de l'oiseau qui prend son vol, et les nefs allègres glissent sur l'eau.

Tel était le départ autrefois adopté; mais le mode en fut changé pour celui que les anglais appellent *flying start.* Une ligne imaginaire est établie entre deux bouées. Les concurrents se tiennent sous voiles en amont de cette ligne, qui, en louvoyant à courtes bordées, qui, à la remorque d'un vapeur. Au signal donné, on amure, évolue et gouverne sur la ligne à franchir, même le vapeur à toute pression s'élance avec sa remorque qu'il lâche avant de traverser cette ligne, et les juges enregistrent à la seconde le temps où chacun l'a franchie, pendant

un certain nombre de minutes, pour en tenir bon compte à l'arrivée.

Toutefois, si vous vous êtes laissé drosser, ou avez voulu courir trop loin pour rallier et franchir la ligne pendant ce temps établi, on ne vous remettra pas l'excédent du retard.

Bref, voilà que tous sont partis ; nous ne sommes plus à l'époque des *sloops* mais en pleine vogue des *yawls* dont la double mâture se prête à l'établissement d'une nombreuse voilure supplémentaire.

La brise sure et fraiche souffle de l'ouest, comme nous l'avons dit, et nous courons vers la bouée de l'Ile Madame, à une vingtaine de milles en aval de Québec. On a le temps de charrier de la toile et il s'en déploie partout : huniers carrés, trinquettes, focs volants, voiles de balance, jusqu'aux voiles d'eau sous les guis de missaine, surtout quand la course vent arrière se fait au retour avec le nord-est. Toute cette voilure est à peine établie que déjà les yachts ont dépassé la pointe de Lévis et sont rendus

à l'Anse des Sauvages, pour faire ensuite le grand remou du bout-de-l'île, le Taureau, qui les dirigera, à bonne allure, par le large de la roche à Miranda, vers la batture de Beaumont, assez malsaine, du reste, pour qu'on recherche au plus tôt le bon courant rapide de la pointe Saint-Laurent.

Et les péripéties de la course se développeront comme cela, si la brise tient ou fraichit ; ceux-ci portant mieux dans de meilleures eaux, ou masquant et dévançant ceux-là ; d'autres réparant à la hâte l'occasionnelle avarie, sans que leur équipage abandonne l'espoir de reprendre un avantage compromis.

Enfin, voilà bien en vue la bouée qu'il faut contourner. La course se rectifie sur le bon angle à maintenir, pendant que les voiles d'étai s'amènent, si le vent est trop fort, afin de ne rien perdre à drosser sous l'effort retardataire du jusant. L'un après l'autre, quelque fois l'un tout près de l'autre, les yachts, gracieusement inclinés, même au risque

de s'engager à tribord, passent sous la bouée aux acclamations des spectateurs et aux cris stridents des sirènes.

Maintenant va commencer la partie la plus intéressante, pour les connaisseurs, parce qu'elle est la plus théorique, de toute la course. Le point de la marée a été bien observé, la brise n'a pas fait défaut, et le montant, *le petit montant*, lèche déjà le rivage de l'île d'Orléans, dont les caps et les pointes, comme autant de nageoires d'un immense cétacé endormi, laissent se jouer autour d'eux mille courants follets à déjouer ou à utiliser. De même, pardessus l'arête des caps ou du creux des vallons passent, sortent et se poursuivent des brises accoutumées qui viendront se jeter, folles ou sournoises, dans les voiles, au fond des criques, en soufflant du bon côté, et sur lesquelles il faut savoir compter. Prenons garde cependant qu'elles ne se jouent de notre prudence, aussi n'attirent et n'enlisent la nef dans les sables ou ne

l'accrochent à l'arête de quelques roches cachées. Sur la bordée de bâbord, il y aura encore à s'en défier pour qu'elles ne nous entraînent pas trop au large, dans le courant amorti qui retarde à remonter.

Ceux qui ont vu à cette manœuvre deux célèbres nochers, entre autres, Jos. Emond et Eugène Bernier, et qui ont souvenance de leurs prouesses au commandement des fameux yachts *Bernadette* et *Montagnais*, ceux-là savent ce que cette expérience et ce jugement peuvent offrir d'avantages dans ces régates. Du jugement, il en fallait encore et surtout pour l'appréciation des dernières bordées à courir, sur la batture de Beauport, l'angle final à mesurer et maintenir, dans les courants et sous le vent, pour arriver sûrement bon premier au but. Tour à tour, les yachtmen du club St. Laurent de Montréal et le propriétaire du *Mignon*, du club *Knickerbocker* de New-York, croyons-nous, en sont venus faire ici l'expérience.

Ce sport québecois n'est plus. Au cours d'une bien triste catastrophe, *Bernadette* a sombré avec son équipage dans les parages de Tadoussac à Rimouski ; Jos Emond, le lendemain matin, s'en allait reposer dans le cimetière de St-Laurent de l'Ile d'Orléans, et Eugène Bernier, me dit-on, commande aujourd'hui un superbe yacht à la gazoline.





# TROP COURT DE TOUÉE

Vers le milieu du siècle dernier, le service du pilotage à l'entrée du Saint-Laurent n'était pas syndiqué comme nous le trouvons aujourd'hui. Etait pilote qui voulait bien le devenir et se soumettre pour cela à rude épreuve. Avait-on quelque habitude des choses de la marine, le goût des courses sur mer: il suffisait de s'entendre avec un pilote breveté, *branché*, comme on disait alors,— et l'on était apprenti-pilote. Il ne restait qu'à accompagner et servir son patron pendant quelques années, à parcourir le fleuve du haut en bas et du bas en haut jusqu'à Québec, à traverser quatre ou cinq fois l'Atlantique en gabier, et, l'hiver, à étudier, à apprendre par cœur, afin de pouvoir les réciter en

anglais sans broncher et sans y rie[n]
comprendre, les *bearings*, ou relèvement[s]
hydrographiques du Saint Laurent.

Cependant, entendons-nous bien tou[t]
de suite. Ce pilote n'était pas l'officie[r]
de marine à qui il incombe à bord du
navire, "de prendre la hauteur de[s]
astres, en déduire la latitude, les angle[s]
horaires, les azimuts". Eh ! non.—
Qu'est-ce que tout cela aurait pu leur faire
à nos pilotes, non hauturiers, mais la-
maneurs, chargés seulement de conduire
du golfe à Québec, ou de Québec au
golfe, entre deux rives pas toujours net-
tement découpées, au milieu d'une dou-
ble litanie de caps parfois cachés dans la
brume, et à travers une jonchée d'îles
et d'îlots aux abords malsains, les
bâtiments de haut bord ou de quelque
tonnage ? Ne leur suffisait-il pas de
connaître ces faits géographiques locaux,
comme de savoir sans méprise si, à telle
heure, à tel point de la marée, un vais-
seau de tel tirant d'eau pouvait risquer
de sauter pardessus la batture de l'Ile-

aux-Lièvres ou la Pointe de Saint-Valier ?

Le service de l'apprenti auprès de son patron entraînait pour lui une autre obligation, parfois très-grave celle-là. C'était de prendre soin de la chaloupe du pilote. Car avant la corporation et le tour de rôle, chaque pilote avait sa chaloupe avec laquelle il s'en allait offrir ses services aux vaisseaux marchands qui cherchaient l'entrée du port de Québec. Ces pilotes allaient individuellement et au premier rendu aborder les vaisseaux soumis à la loi du pilotage, et luttaient entre eux d'adresse et d'audace pour courir sus à la voile en vue.

Ah ! oui, la chaloupe du pilote, elle avait son grand rôle à jouer dans la vie et les succès professionnels de son maître ! Etait-elle solide, bien arrimée, bonne *marcheuse* ? Elle allait relancer le client bien en aval de la station actuelle du pilotage, et jusque dans les eaux de l'Ile d'Anticosti. Et si, le plus souvent, le capitaine du vaisseau à conduire était

de bonne composition, et permettait au pilote d'accrocher sa chaloupe à la toue, il arrivait aussi qu'un chien de mer, maître du bord, fatigué du pain de marine ou d'alcools trop riches, ne voulait pas entendre raison et eût envoyé à tous les diables chaloupe et pilote, si celui-ci n'avait trouvé quelque moyen de se séparer de son embarcation. C'est alors que la bravoure, l'endurance et les premières notions de l'apprenti sur la navigation trouvaient leur importance dans les bonnes grâces et les intérêts du patron. On partait chacun de son côté, à la grâce de Dieu et du bon vent, pour gagner le port, l'un en côtoyant dans les petites eaux des rivages et des battures, l'autre en suivant les grands courants du chenal.

La chaloupe du pilote, non pontée, avait tout au plus des coursives le long du plat-bord, et, entre deux mâts volants, une boîte qui servait de rouf où l'équipage trouvait un abri durant les nuits d'escale. Une litière de paille entre les

maîtresses varangues, d'épaisses couvertures de laine, quelques ustensiles de cuisine étaient à peu près tout ce qui emménageait ce réduit, où l'on n'entrait guère, du reste, que pour dormir.

Pour voilure, un simple foc, deux brigantines avec une troisième plus petite en artimon, et telle était la chaloupe du pilote.

Jean Langlois et Charles Roberge, le premier, pilote breveté, l'autre, apprenti de quatrième année, tous deux de l'Ile d'Orléans, tous deux dans la vigueur de l'âge, n'ayant pas encore atteint leur trentième année, après avoir fait la station du Bic, s'étaient laissé drosser, pendant une nuit pleine d'étoiles et par une fraîche brise de l'ouest, jusqu'à la hauteur des Iles de Bersimis, au nord. Au matin, nulle voile n'apparaissant à l'horizon, ils mirent le cap sur un îlot pour y descendre, s'y reposer à pieds fermes des bercements de la houle, et surtout y faire cuire quelque viande, dans leur marmite incommodément ins-

tallée d'ordinaire au milieu de la cuvette de l'embarcation.

C'était un îlot tout à fait nu, dépourvu de toute végétation, recouvert l'une épaisse couche de guano, survolé par une nuée d'oiseaux aquatiques de tout plumage. Deux ou trois arpents de chenal seulement le séparaient de la rive nord ; mais dans ce passage s'engageait un courant très-rapide.

On jette le grappin à mer basse ; on débarque les ustensiles, et bientôt une flambée de petits bois secs, trouvés tout à point dans les relais, s'élève joyeuse et pétillante entre deux crans. Il y fait bon, et le temps passe en cette matinée pleine de soleil et de senteurs marines.

Mais pendant qu'on réfectionne et qu'on devise, la marée sournoise a monté, là derrière cette pointe où l'on ne voit point la chaloupe. Et la chaloupe, dont la touée était trop courte, depuis un quart d'heure a levé tout doucement son grappin qu'elle traîne maintenant dans

le courant rapide, comme une cavale emballée, rênes flottantes au cou.

Hélas ! cette embarcation qui dérive et s'enfuit, n'est-ce pas leur vie qu'elle emporte impitoyablement au fil de l'eau ?

Seuls, sans abri, bientôt sans feu, sans vivres et sans eau, que deviendront-ils, incapables, l'un et l'autre, de nager et de traverser le petit chenal qui les sépare de la rive ?

Ce foyer qu'ils activent, sur lequel ils entassent algues mortes et varechs desséchés, pour qu'il s'en échappe une fumée plus épaisse qui signale au loin leur détresse, il est trop près de la rive, qui se confond avec l'îlot lui-même, et là-bas, dans le grand chenal, où l'on bouline et l'on chante, se doutera-t-on jamais que cette fumée-là n'est pas celle d'un abatis ou d'un camp sur terre ferme ? Aussi, les voiles passent-elles sans s'amener, sans autrement barbeyer que pour les virages.

Et la journée s'écoule dans ces alternatives d'appels et d'espoirs déçus.

La nuit peut-être, la flambée sera plus apparente, plus insolite aussi ; on viendra peut-être, conduit par la bonne Providence des naufragés ardemment invoquée!

Mais, non ! la nuit a passé sous le scintillement froid des étoiles, sans autre bruit sur les eaux que celui des ébats du pourceau de mer ou la rumeur dolente du flot et du jusant accoutumés.

Ah ! elle fut bien triste la réfection que les deux marins s'étaient pourtant promise si joyeuse ! Leur pot-au-feu, il a fallu dès le premier jour le rationner. Puis, les jours et les nuits se sont déjà succédé plusieurs fois sans apporter d'autre changement à leur misère qu'un dénument final. Plus rien à manger, plus rien à boire dans le creux des rochers où s'est épuisée la réserve d'eau douce tombée du ciel. Le varech dont ils se chargent l'estomac, il brûle maintenant la gorge ; le guano que l'horrible faim leur a mis dans la bouche, il répugne à tout leur être et leur laisse au cœur des nausées mortelles.

A la cinquième aurore pourtant, Sainte Anne, la bonne patronne des marins en périls, qu'ils avaient particulièrement invoquée depuis la veille, dans des prières et des vœux ardents, fit luire à leurs yeux un rayon d'espérance. Sur le rivage, un tronc de bouleau était venu atterrir durant la nuit. De s'en saisir, le morceler en trois billes à grands coups de hache, en faire un radeau, leur valut déjà un regain de vie. Ils allaient traverser cette passe qui les retenait captifs. Ils étaient sauvés !

Mais, non ! Pas encore ! Ce radeau ne flottait que pour un seul d'entre eux.... Il fallait se séparer... Pour l'un, c'était déjà mourir....

Jean Langlois et Charles Roberge s'aimaient comme deux frères. Dans cette aventure, le péril commun leur avait encore mis au cœur des attaches plus infrangibles ; mais l'épuisement, la torture de la faim, de la soif, la passion de vivre, allaient-ils, en cet instant suprême, en ce macabre isolement, sous l'œil seul

de Dieu et les protestations de leur âme, étouffer chez l'un et l'autre la généreuse inspiration de l'amitié ?

—Tirons à la courte paille, dit Jean, et celui de nous deux qui gagnera, partira.

Et Jean lui-même fut le favorisé du sort. . . .

Puis, il était le plus faible des deux. . .

Charles Roberge, plus robuste, plus grand, s'aperçut avec horreur qu'il surgissait de ses veines encore remplies d'un sang trop chaud, de son cœur navré au souvenir des siens, du fond de sa conscience momentanément enténébrée, quelque chose comme un mouvement rageur, un compromis criminel, une pensée diabolique qui tendait à le jeter sur son maître et son ami, à porter ses mains nerveuses à cette gorge, râlant déjà la mort, et d'une énergique étreinte lui ravir le droit acquis par le sort de s'en aller seul !

Non ! pourtant, non ! Il ne voudra jamais cela. Il ne veut plus même re-

garder son compagnon. Les mains brusquement portées sur les yeux, pour ne plus l'apercevoir, pour chasser l'odieuse tentation, il lui crie seulement de toute sa force :—

—"Jean ! pour l'amour de Dieu, va-t-en ! Ne me regarde pas ; oui, va-t-en au plus vite, parce que je ne sais pas ce qu'il pourrait arriver ; mais ne m'oublie pas ici, Jean !

Jean Langlois traversa le petit chenal sans encombre. Sur la terre ferme, il s'orienta pour pouvoir atteindre au plus vite quelque habitation qu'il ne devait trouver néanmoins qu'à des milles et des milles de distance. Malgré sa fatigue et sa grande faiblesse, il n'aurait pas voulu s'arrêter qu'il n'eut rencontré quelqu'un, aperçu quelque vestige humain ; mangeant de toutes les baies et de tous les petits fruits qu'il trouvait sous sa main. Les ténèbres de la nuit seulement interrompirent sa course pendant quelques heures, au cours desquelles affluè-

rent à son esprit, plus vives et plus lancinantes, des inquiétudes mêlées de regrets sur le sort de son compagnon abandonné.

Le lendemain matin, il se remit en route et rencontra par bonheur un sauvage qui lui donna un morceau de pain, en se laissant traduire et expliquer, par des gestes autant que par des cris expressifs, qu'il y avait sur un îlot un être humain en agonie ! Le coureur des bois et des grèves se montra généreux. Il conduisit Jean Langlois à la cache de son canot d'écorce, et bientôt sous ses vigoureux coups d'aviron, l'îlot de malheur fut rallié.

Rien n'y accusait plus la présence de Charles Roberge. La légère pirogue fit rapidement le tour des crans. Rien nulle part ! Il fallait voir de plus près. Mettant pied à terre, d'une voix angoissée, le pilote appela ;—" Charles ! où es-tu ? "

A cet appel d'une voix humaine, comme d'une fosse au linceul de goémon, creusée

dans le rocher, un spectre se dressa de toute sa taille pour retomber tout aussitôt inerte et sans voix. Mais il n'était encore qu'évanoui. De s'être entendu appeler l'avait arrêté de mourir !

Les soins de l'amitié fidèle et le moyen de salut maintenant assuré complétèrent le sauvetage obtenu de la Providence par la patronne des naufragés.





# L'ÉPAVE AUX ÉTRENNES

Sur la fin d'un automne rigoureux, aux dernières semaines de la navigation dans le Saint Laurent, un brick venant des Antilles fut jeté, la nuit, par une forte bourrasque, sur la batture de Saint-Valier. Dans ce voyage tardif, le bâtiment, qui devait hiverner à Québec, apportait une lourde cargaison de sucreries et de fruits tropicaux. Vu la saison trop avancée et les froids trop subits qui couvrirent promptement les eaux du fleuve d'une glace épaisse, il fut impossible de renflouer l'épave, dont les propriétaires, refaits de leur perte par les compagnies d'assurance, se désintéressèrent. Les assureurs eux-mêmes n'ayant pas jugé pratique d'en faire un déchargement très-complet, il resta bien des choses succulentes dans cette cale que les

glaces et les neiges eurent bientôt fait d'enserrer de tous côtés.

Dire que le délaissement ainsi opéré par les armateurs et les assureurs devait prêcher aux habitants de la rive le mépris des friandises, serait représenter à contre sens ce que nous en savons et pouvez vous-même imaginer.

Pour célébrer des anniversaires, multiplier les fêtes à la tire, faire la noce à tout propos, on n'avait qu'à aller se ravitailler dans les soutes encore richement approvisionnées du brick. On allait au raisin, aux amandes, aux noix des îles, à la cassonade, sur les glaces bouleversées et à la bise glaciale, par groupes joyeux, comme en juillet, sous l'ardeur du soleil, à la cueillette des fraises dans les prés fleuris.

Aussi, à la fin de décembre, était-ce bombance presque continuelle dans un bon nombre de maisonnettes du bord-de-l'eau. On s'invitait les uns les autres alternativement à ces agapes innaccoutumées, autour même de pauvres tables

sur lesquelles plus d'une fois avaient passé les maigres services de la misère. Il n'y avait pas à craindre les surprises et les dépourvus, puisque les excursions d'approvisionnement au bâtiment naufragé se faisaient en plein jour, au vu et au su de tout le monde ; et, à une journée près, il était toujours facile de prévoir la date ainsi que le lieu de la fête prochaine.

Le petit Philippe, enfant d'une pauvre famille qui habitait une masure dénuée de tout, à l'extrémité du village, aurait pu faire le décompte et de ces excursions et des excursionnistes. Il leur fallait passer devant cette pauvreté avant de s'engager sur la batture, où le sentier serpentait capricieusement pour éviter ici une ornière dangereuse, à la soudure, par exemple, là un tumulus de glace trop haut et trop pressé.

Dans son expérience des choses du fleuve, durant les huit années seulement qu'il avait passées sur cette grève et dans cette vie, il ne manqua pas d'être fort intrigué, quand il vit tout un groupe

d'excursionnistes gagner la première fois ces parages, à cette date, ordinairement peu fréquentés. Il les suivit longtemps du regard, ces joyeuses gens, et ce n'est qu'après les avoir perdus de vue au tournant de la pointe de rocher masquant l'épave, qu'il les abandonna dans le monde inconnu de sa géographie, pour les suivre encore longtemps dans le monde irréel de ses rêves. Mais le grand intérêt qu'il leur avait jusque-là gratuitement porté devait bien autrement s'aviver, lorsque, sur les quatre heures de relevée, il vit le groupe atterrir derrière la maisonnette, et dans l'exubérance d'une gaieté comme d'une générosité inouie, se plaire à lui remplir les mains de friandises dont il n'avait pu encore soupçonner l'existence. Et presque chaque jour ensuite les mêmes choses se renouvelant, il en était venu à se demander quel pays de cocagne pouvait bien cacher cette pointe de terre et de rochers glacés qui s'avançait là-bas, au nord-est, d'où l'on revenait si riche et si généreux.

On parlait, comme ça, dans la maisonnée, non sans quelque dépit, de coureurs de grève et de pilleurs d'épave, avec certaines moues d'autant plus dédaigneuses ou jalouses qu'on ne pouvait ou qu'on n'osait s'y aventurer soi-même ; mais cela ne faisait que jeter un voile encore plus mystérieux sur cette plage de délices.

On avait aussi parlé devant lui d'un paradis terrestre ! N'était-ce pas celui du Petit Jésus qui, depuis bientôt huit jours, lui tendait les bras ouverts dans sa belle crèche illuminée à l'église ; du Petit Jésus qui, disait-on, se plaisait à surprendre de ses munificences, durant la nuit de Noël, le sommeil des enfants riches et sages ? N'aurait-il pas établi là quelque réserve qu'on allait ainsi piller à son insu ?

Quel mystère à élucider pour Fifi dont la maman trop besogneuse n'a pas eu le temps ou le souci de lui en rien apprendre ! C'était déjà agréable pour lui cependant de se tenir à l'affût des pas-

sants, et, sans leur rien demander, d'en recevoir, comme un péage, de si bonnes choses ! Mais il y avait petit frère et petite sœur, qui partageaient chaque fois son avoir, et que Petit Jésus oubliait toujours comme lui du reste.

Ah ! si, avec quelques années de plus, une capote épaisse, des chaussures plus chaudes, il avait pu aussi lui partir sur la glace, parcourir ce sentier dont il voit le sillon se dérouler et contourner la pointe du paradis, comme il eût gaiment tenté l'aventure, pour apporter à petit frère et petite sœur, non plus leurs parts d'une aumône, mais quelque chose comme une richesse légitimement acquise par son dévouement, sa bravoure, son endurance et ses peines !

—"Viens avec nous, Fiii, lui crièrent, la veille du premier de l'an, cinq ou six gamins qui, paniers aux mains, sacs de classe au dos, s'en venaient prendre le sentier de la batture.

—"Viens au bâtiment naufragé!"

L'occasion était trop bonne, la tentation trop grande ! L'idée généreuse d'acquérir par lui-même des étrennes pour les siens l'emporta sur toute réserve et sur toute prudence ; il suivit ses compagnons. Le soleil commençait à peine sa descente du zénith ; l'après-midi, par ce temps relativement doux, leur offrait une excursion plaisante et facile. Ce fut un enchantement pour Fifi de les suivre à la file indienne. Ils n'en finissaient pas de lui promettre merveilles, sous la direction d'un Jason de douze ans, qui connaissait la toison d'or, pour en avoir deux fois déjà couru l'aventure.

Il est bien loin cependant le cap mystérieux qui grandissait toujours sous l'œil avide des expéditionnaires ; elle est bien fatigante, cette marche irrégulière, accidentée, à tout moment rompue ! Toutefois, tant de petits pas rapides et multipliés les amènent enfin à l'extrémité de cette pointe où l'on aperçoit, à la bande sur tribord, l'étrave enfouie dans la glace, les roufs et la mâture enneigés, le

bâtiment à la fois lamentable et enchanté!

En faire prestement l'abordage, non pas la hache au poing et le couteau aux dents, à la façon d'un Surcouf, mais paniers au bras et fringale au palais, ne fut pas encore la partie la plus difficile ; ce fût plutôt d'effectuer un choix judicieux, raisonnable et décisif de toutes les bonnes choses entre mille qu'il faudrait tout de même laisser là. Du gaillard d'avant au gaillard d'arrière, du faux pont à la cale, tous les compartiments furent scrupuleusement visités grâce aux nombreuses effractions qui en avaient déjà ouvert les voies.

Puis enfin, chargés d'un précieux butin, les flibustiers songent à une prudente retraite. Le soleil est déjà tombé dans un épais nuage gris tout près de l'horizon ; le vent s'élève, le vent des îles, qui chasse devant lui une trombe de neige et gémit en passant dans les enfléchures.

—"A terre, les enfants ! le temps se grimone", commanda le guide enjoué.

Mais comment descendre, maintenant? La marée a monté, la glace de même, et en retraitant de quelques pieds, celle-ci a laissé le brick de toutes parts entouré d'eau. Il faut attendre le baissant; or dans une heure ou deux, ce sera la brunante.

L'inquiétude monte à l'esprit des pusillanimes qui, après avoir interrogé leur for intérieur pour y découvrir la cause provocatrice d'un pareil châtiment, en sont venus à s'interpeller ouvertement et sans respect humain: "Cout'donc, — c'était pas voler, hein!"

Non, ce n'était pas voler, assure le guide, puisqu'il y en a tant d'autres, sans le compter ou en le comptant, qui y sont venus sans malchance. Et la preuve que ce n'était pas voler, c'est qu'il trouve le moyen de partir tout de suite, sans attendre le baissant. On passera par les martingales du grand foc, sans trop regarder l'eau, la main appuyée sur le beaupré, au bout duquel ce ne sera qu'un jeu de sauter dans la neige.

L'idée était bonne ; l'exécution en fut néanmoins pénible, pour plusieurs ; très pénible pour Fifi, apeuré, transi, dont le sauvetage fut, hélas ! beaucoup trop longtemps retardé, par ses hésitations, ses larmes, ses regrets poignants, pendant que la morsure du froid s'acharnait de plus en plus cruellement sur ses pauvres membres fluets trop peu vêtus.

—"Viens vite, Fifi, la poudrerie augmente ; on va arriver à la noirceur."

La noirceur, pour Fifi, elle est déjà là, tout au fond de son âme d'enfant découragé, qui, en prenant pied sur la batture, pour avoir été pendant trop longtemps exposé, timide et indécis, au grand vent de neige, sur le devant et dans les agrès du brick, sentit, à la raideur douloureuse de ses jambes, qu'il lui serait presque impossible de marcher. De secourables compagnons veulent en vain le soutenir ; au bout du cap, la bourrasque devient trop rageuse et trop glacée, la panique les entraîne dans une course folle. Elle dit

à leur irréflexion encore plus qu'à leur égoïsme de ne pas périr avec le petit pauvre, qui est tombé et ne veut plus se lever.

—"Attends, Fifi, ils vont venir te chercher !"

Il a attendu, le pauvre petit martyr, mais il n'a vu rien venir, rien que l'ouragan de neige homicide, danser, macabre, autour de lui et finalement l'ensevelir vivant en son épais linceul. Il fait trop noir, maintenant, c'est fini ; on ne viendra jamais ! Il n'y voit plus rien de ses yeux où les larmes sont congelées ; il n'entend plus rien que le hurlement méchant de la tempête, la respiration haletante de sa poitrine. Il ne comprend rien peut-être, qu'un regret ineffable d'êtres et de choses qu'il ne doit plus revoir ; des parents en pleurs, une demeure lointaine ! sauf le Petit Jésus, qui l'attend sans doute dans son vrai Paradis de délices !

Le lendemain, dans toutes les demeures du bord de l'eau, les bonnes gens conviés

à l'allégresse ne pouvaient s'empêcher de rappeler souvent dans leurs conversations la scène navrante que tous s'étaient empressés d'honorer de leurs sympathies ; la pitoyable maison pauvre, près de la batture, où le cadavre d'un enfant dégelait lentement dans ses quatre planches de bois brut.

"La bise geint, la porte bat,
Un ange emporte sa capture.
Noel, sur la pauvre toiture,
Comme un *De Profundis*, s'abat !

"O Paradis ! puisqu'il tombe,
Tu pris pitié de sa torture.
Qu'il dorme en bonne couverture ;
Il eut si froid sur son grabat !"





## PERDU DANS LA BRUME

A un demi-mille environ du rivage de Saint-Louis de Kamouraska, en face du côteau de Pincourt, un rocher dénudé perce la croûte vaseuse qui, à marée basse, s'étend jusqu'au Cap-au-Diable et au groupe d'îles. C'est l'îlot Guimond, aposté comme une sentinelle au milieu de ce vaste estuaire, dénué de toute végétation, copieusement lavé du reste par les embruns d'eau de mer, durant les gros temps d'orage. Il ne sert que d'escale au vol capricieux des mouettes, des alouettes, des canards et des outardes en automne, et, durant les beaux jours d'été, d'attrait aux rares touristes qui se soucient d'en venir constater de près, au moins une fois, la triste sauvagerie.

Pendant plusieurs années, on lui donnait une apparence d'utilité en le faisant

le point d'attache d'une pêche dont la longue chasse courait au large, sur une distance d'une couple d'arpents, arrêtant et capturant dans leurs ébats le menu fretin de loches, éperlans et sardines, en attendant les riches marées de harengs ou d'anguilles.

Lazare Bérubé, qui vivait de cette pêche, n'avait guère connu, durant son existence, d'autre métier ou industrie, surtout en été, que cette exploitation des eaux du grand fleuve. Sa tâche accoutumée, en ce temps-là, c'était d'aller, de jour ou de nuit, après chaque marée, au clair de lune comme dans les ténèbres, sous la bourrasque et l'orage comme au soleil ardent, relever sa capture dans un tombereau, ou la mettre en lieu sûr dans des caches immergées. Cette tâche qui l'obligeait de quitter son foyer à des heures variables, à partir lorsque les autres du village entraient au logis, à sommeiller quand partout ailleurs on trimait dur au champ, en avait fait comme un être à part, un survenant qu'on aimait

toujours à héler comme s'il arrivait de quelque long voyage.

—"Eh ! Lazare, ça donne-t-il, là-bas ?'

—"Pas d'exès !...C'est la morte mer."

Et dans ses yeux couleur d'azur, on aurait pu voir se refléter tour à tour le glauque des choses de la mer et la candeur d'une âme solitaire et bonne.

Un soir, Lazare partit suivant sa coutume, muni de son indispensable attirail : un gros panier d'osier tapissé d'écailles de poisson, avec épuisettes et seinettes "en cas qu'il y aurait du saumon."

Perché assez mal à son aise sur le limon gauche de son tombereau, le bras appuyé sur la croupe de son vieux cheval "Drill", il va chantonnant de sa voix incertaine, au milieu de la double rangée de maisonnettes endormies, avant de prendre la descente qui conduit à la grève, là-bas, au bout du village.

Le bruit seul des quatre fers du cheval sur la chaussée, avec celui des contrechocs de la roue du tombereau contre le

heurtequin de son essieu, trouble momentanément le silence de la nuit.

D'ailleurs, qui pourrait s'en étonner ? On le sait bien ; la mer baisse :—c'est Lazare qui va voir à sa pêche !

Il se fait tard. Ce n'est pas avant minuit, bien sûr, se dit le pêcheur, que l'îlot sera à sec.—Doucement, Drill, on a le temps.

Et Drill, en effet, connaît son devoir. Cette randonnée nocturne lui est depuis longtemps familière ; après tant d'années du même service.

Le ciel est sombre ; de gros nuages au contour imprécis masquent le scintillement des étoiles. Mais la lueur que projette le falot à demi-dissimulé derrière l'épaule de Lazare est bien suffisante pour éclairer le pas de la bonne bête. Au reste, Drill sait être prudent lorsqu'il le faut, et tantôt, en prenant la vase, si la roue du tombereau, on ne sait pas, monte sur un cran trop inégal, de lui-même, sans qu'on lui commande, d'un jarret nerveux et accoutumé, il amortira sous l'avaloire la

poussée trop brusque et le choc en retour qui pourraient contrarier Lasare presque endormi.

Bref ! depuis si longtemps qu'ils travaillaient ensemble, l'homme et la bête s'entendaient bien. Et de s'en aller si souvent, seuls tous deux dans la nuit, sur cette plage dangereuse où la mer n'abandonne que très hypocritement ses droits périlleux, avait, pour ainsi dire, dans cette communauté de péril, établi entre eux des liens secrets d'une mutuelle confiance.

Or, faut-il croire que cette nuit-là une pêche exceptionnellement abondante avait retenu Lazare plus longtemps qu'il ne l'eût fallu au triage du poisson, pendant que Drill musardait dans la vase, mais aussi pendant qu'une brume épaisse avait entouré, isolé l'îlot Guimond ; pendant que le flot, à la voix blanche et sournoise, dépassant déjà les battures du Cap-au-Diable et bouclant derrière l'Ile-aux-Corneilles, s'en était venu lui couper toute retraite ?

Nul ne le dira, et il nous faut supposer toutes les péripéties du drame qui a dû se passer.

Lazare, surpris par l'eau montante, dans sa pêche et ses distractions, partit quand même au sein de la brume, quitta l'îlot, comptant sur l'instinct de son cheval, et sans autre moyen de s'orienter que de "tenir le vent dans l'oreille," comme le recommandait, en pareille occurrence, un vieux navigateur de l'endroit. Et une saute de vent, toujours assez faible en ces temps de brume, lui aurait-elle été perfide au point de le conduire, malgré l'instinct ou les récalcitrances de Drill, au-devant du danger, à la mort?

Pourtant, on la connaissait bien, cette plage, journellement fréquentée! Quelques instants plus tôt, il eût été tout simple de retrouver et de suivre, sur la glaise, la piste tracée par le cheval et la voiture; sinon, de s'y reconnaître autrement, à la disposition des algues, des varechs laissés là par le jusant précédent. Mais l'eau a maintenant tout recouvert;

Drill en a déjà jusqu'au poitrail. Il a beau faire de piaffer tantôt à hue, tantôt à dia, comme pour sonder le terrain et retrouver sa route sous la marée perfide, de s'ébrouer rageusement dans la brume, la bouche meurtrie sous les tensions saccadées du mors de bride et la main trop nerveuse de son maître affolé, l'eau monte, monte toujours, implacable !

Où sont-ils, où vont-ils, dans ce brouillard opaque qui les enveloppe ? A droite, à gauche, en avant, en arrière, aucune lumière qui leur dise :—C'est par ici le village, les amis secourables, la maisonnée, la vie !

Le feu tournant du phare de Saint-Germain lui-même se cache et trahit.

Les appels désespérés vont rester sans échos, et déjà, deux ou trois fois, la voiture a semblé flotter sous la poussée des eaux.

Non ! c'est impossible ; dans ces maisonnettes du bord de l'eau, où l'on vit du fleuve, à titre de navigateurs, de pêcheurs et que sais-je ; où l'on a toujours

l'oreille au guet de ce qui se passe sur les grèves et les eaux, ce n'est pas possible, on finira par entendre les cris du sinistré qui maintenant est submergé avec son atelage.

En effet, voilà qu'on a entendu quelque chose. On sort aux portes ; on se hèle d'une maison à l'autre, on s'assemble, on se trémousse, sur le quai, sur les crans, autour des embarcations.

—"C'est Lazare qui est en péril, qui s'est fait prendre au large par la brume et la marée. Eh ! Lazare, par ici ! C'est par ici le village de Kamouraska. Viens par ici !"

Il faut tout de même organiser le sauvetage ; venez, du monde !

Or, si l'eau est assez haute là-bas pour faire un malheur, elle n'est pas encore rendue aux crans ; les embarcations ne flottent pas, et pendant qu'on les traîne à la lueur de quelques falots, c'est la voix d'un désespéré qui se fait entendre à des intervalles de plus en plus éloignés ; de Lazare qui renonce à tous secours

humains, qui, en bon chrétien, recommande sa famille à la Providence du Ciel et remet son âme à Dieu.

Sonnez quand même, cloche de l'église qu'on a éveillée dans la nuit pour épandre un tocsin d'alarme, et qui allez plutôt pleurer un glas d'agonie. Priez quand même, étole à l'épaule et paroles d'absolution aux lèvres, vous, monsieur le Curé, appelé d'urgence, à qui Lazare sans doute va mentalement confier la consolation des siens. Ils vous entourent déjà puisque la rumeur panique est allée les quérir sans ménagement. Mais en vain, jusqu'au jour, dix canots sillonneront de leurs chassés-croisés le triste parage de l'îlot Guimond ; jusqu'au jour on n'entendra autre chose au loin que les rames battant les tollets, et sur la rive, des communiqués de recherches inutiles.

Lazare Bérubé ne fut retrouvé que le lendemain à mer basse, agenouillé encore dans sa charrette, les bras accrochés aux montants de la caisse, la main tendue sur les guides, dont la tension tordait la

tête de Drill à demi-enfouie sous la glaise.

Sur la vase quelques empreintes de sabots et la roulière du funèbre attelage indiquaient aussi que le pauvre égaré était venu, dans son désespoir, à quelques perches du rivage et du salut, pour s'en retourner à la mort.

Hélas ! dans les brouillards de la vie et dans nos égarements, combien de fois nous-mêmes, sans le savoir, ne venons-nous pas hanter ainsi tantôt le précipice fatal, tantôt le salut !

FIN



# TABLE DES MATIÈRES

CROQUIS



MARINES